

No 223
21 AVRIL 1938

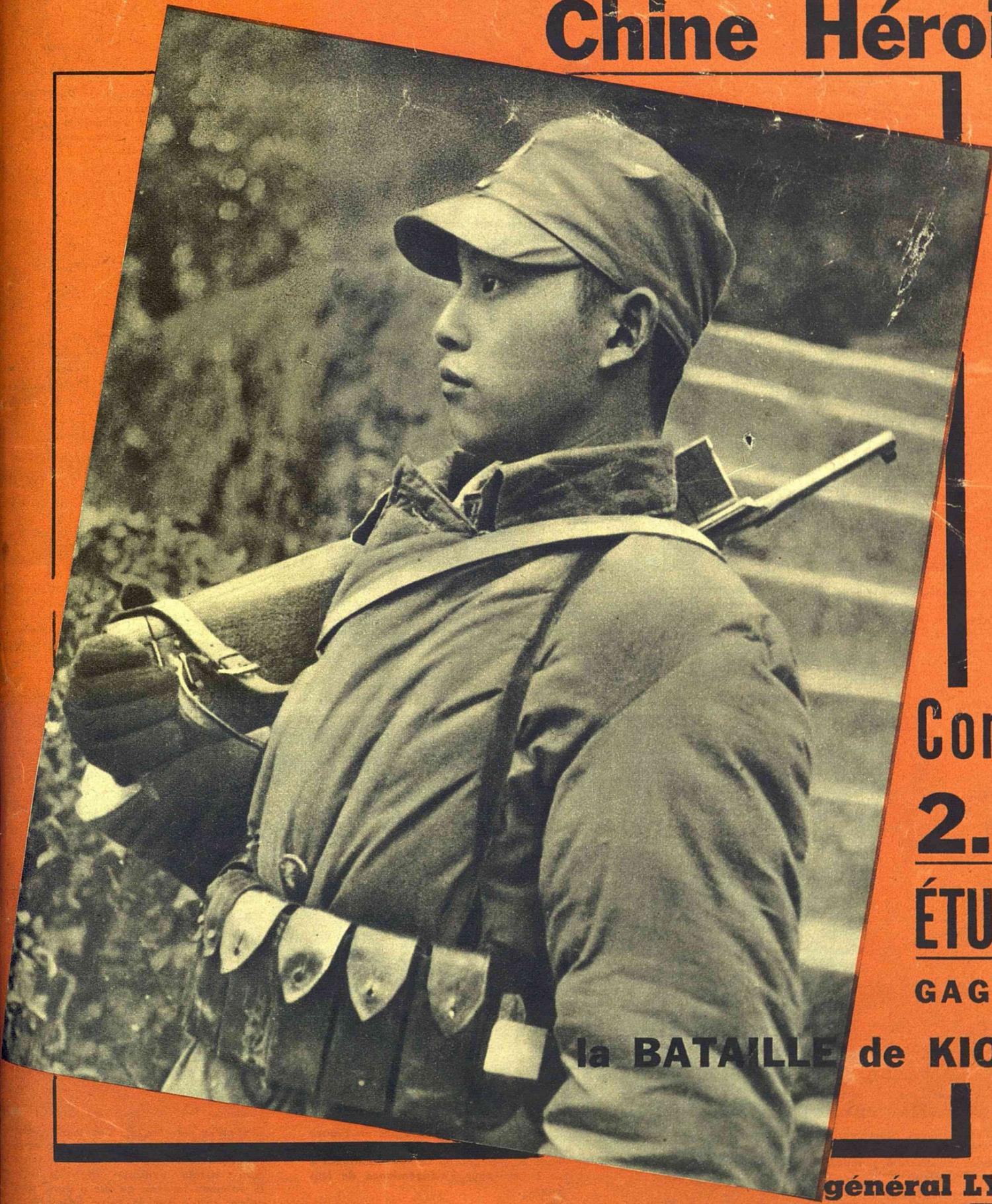
1 fr.50
1.75 BELGES
0.35 SUISSE

24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards

Chine Héroïque



Rev 712
A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

Comment
2.000

ÉTUDIANTS

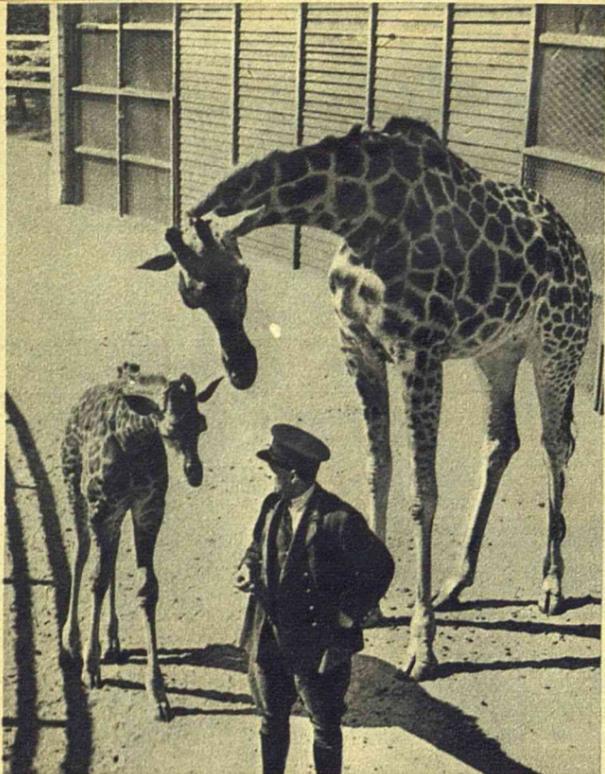
GAGNÈRENT

la BATAILLE de KIO KWAN

par le

général **LY-TCHEN-SI**

REGARDS SUR LE M



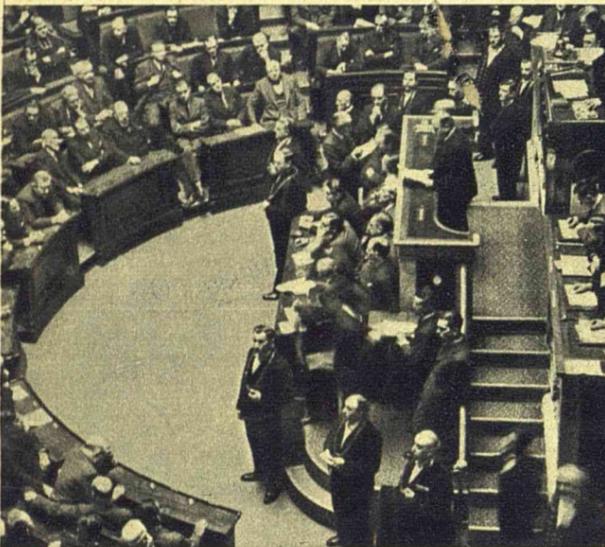
« Boxer », le bébé girafe de quatre mois, fait sa première sortie printanière au Zoo de Whipsnade en Angleterre, avec son gardien et sa mère, tendrement penchée au bout de son long cou pour se réjouir des premières impressions de son enfant.



Le mariage donne l'esprit pratique aux garçons comme aux filles. Voici Jackie Coogan avec sa jeune femme, Betty Grable, qui réclame à ses parents les 130 millions qu'il a gagnés étant enfant, quand il était le « gosse ».



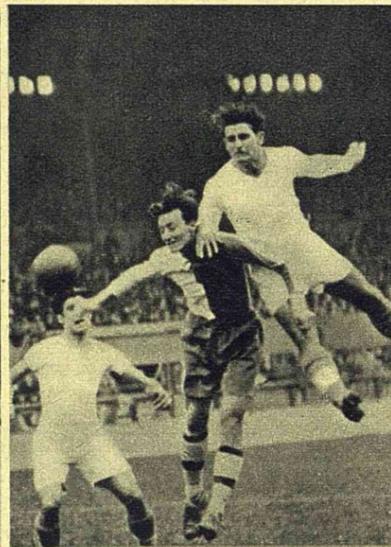
A Pâques, selon la tradition, les Parisiens quittent Paris pour la campagne, tandis que provinciaux et étrangers visitent la capitale. Voici un groupe de jeunes Anglaises aux Tuileries.



Le cabinet Daladier s'est présenté devant la Chambre. Sur la photo, M. Daladier donne lecture de la déclaration ministérielle. Le gouvernement a obtenu 576 voix contre 5.



M. Hore Belisha, ministre britannique de la Guerre, se rendant à Malte et Rome, s'est arrêté au Bourget, où M. Guy La Chambre l'a reçu. On sait par ailleurs que l'accord anglo-italien, qui constitue une nouvelle capitulation devant l'agresseur fasciste, vient d'être signé.



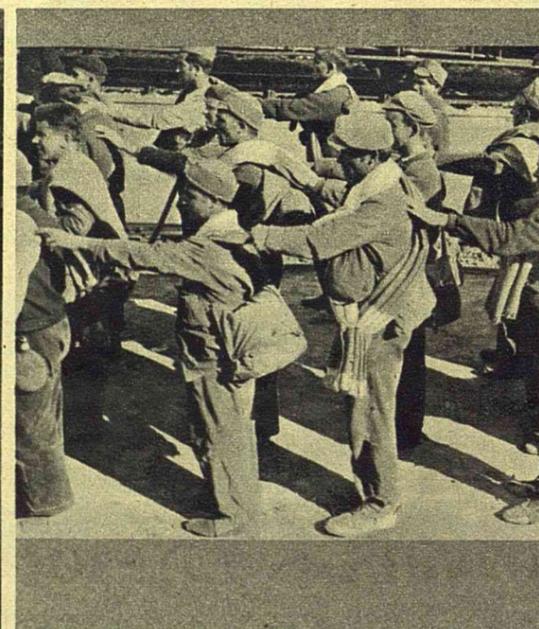
Une phase du match Havre-Marseille pour la Coupe de France de football. Après une partie âprement disputée, Marseille l'emporta par le faible score de 1 à 0.



Les obsèques du gendarme Nicolas, tué à Tunis au cours des récents troubles, ont eu lieu à la cathédrale. On voit ici sur le passage du cercueil la troupe présenter les armes.



De nombreuses personnalités arrivent témoigner leur sympathie à la République espagnole, en venant à l'ambassade d'Espagne le jour du 7^e anniversaire de la République. On voit ci-dessus, de droite à gauche, pendant que M. Carner prononce un discours, M. Pascua, ambassadeur d'Espagne, Paul Perrin, Jacques Duclos, Zyromski, Marcel Cachin, Andrée Viollis.



Les soldats catalans réfugiés en France avant de prendre le train qui les ramènera en Espagne où ils vont continuer à se battre pour l'indépendance de leur pays.



Des civils réfugiés de Catalogne prennent le train pour le camp de Marignac en Haute-Garonne. Un garde mobile aide une mère à s'installer avec son enfant et lui passe le précieux fardeau qu'elle a porté avec sa peine jusque sur la terre hospitalière de France.

Les métallos sur le pont aux usines Renault.

Dans les USINES

les Parisiens
e, tandis que
ent la capi-
les Anglais



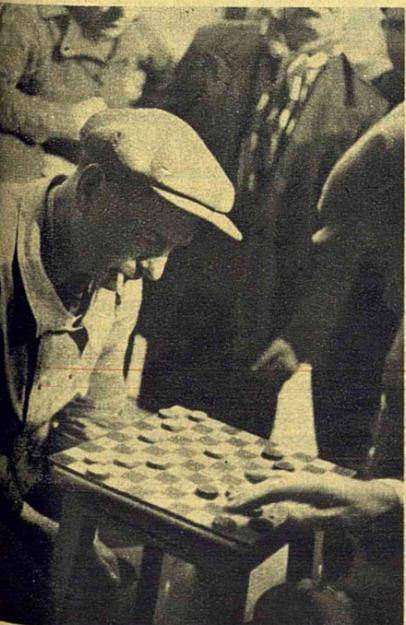
gendarme Nico-
u cours des ré-
t eu lieu à la
ici sur le pos-
troupe présen-



atologie prennent
Marignac en Hau-
bile aide une mè-
enfant et lui passe
e a porté avec sa
e hospitalière de



A Billancourt, au local syndical, les denrées alimentaires sont entreposées. Il faut que les grévistes aient à manger.



A droite, en haut : Un délégué parle dans l'atelier d'une usine d'aviation. On sait que l'accord a fini par être réalisé et la convention collective, signée dans l'aviation, à la suite de la sentence de l'arbitre. Mais il y avait deux semaines que le syndicat et les ouvriers avaient accepté des propositions identiques à la solution intervenue. Seuls les patrons s'y opposèrent avec obstination.

Ci-contre, à droite : Un peu de repos après une « garde » nocturne, chez Gnome et Rhône.



Ci-dessous : à l'atelier 120 (usines Renault), on pose pour « Regards ».



Chez Citroën : deux métallos profondément absorbés par une partie de dames.

UN CONTE INÉDIT
de
Maurice FOMBEURE

Le VÉTÉRAN

DUMASSIS LOUIS habitait, sur le Port, une toute petite maison d'une seule pièce, surmontée d'un grenier auquel on accédait par une échelle. Le Port, c'est la partie du village — ici on dit « le Bourg » — qui est située de l'autre côté de la rivière. Peut-être y eut-il jadis un port pour de vrai. Je crois avoir vu, enfant, d'énormes boucles de fer rouillé, à un demi-pied de fond, scellées sur l'une des piles du pont. Mais à cet âge, on a tant d'imagination ! On voit dans l'eau des grottes et des arches. Et que de choses dans les chevelures noyées des algues. Féeries des eaux et des fontaines. Je me méfie, je me méfie pour cette boucle.

Aujourd'hui, sur ce Port, il n'y a plus guère que des vieux qui se sont retirés là avec un petit avoir pour ne pas gêner les jeunes, leurs enfants, et pour y mourir en paix. C'est un quartier à crotte-petons. Seule y détone, près de ces vieilles maisons grises, de ces « casseaux », une immense boîte de pierre blanchie à la chaux sur laquelle on lit, en lettres noires : « Gendarmerie nationale ». Comme d'une boîte à jouets en sortent de temps en temps des gendarmes à cheval. Bien débonnaires, allez. Dans mon enfance, ceux qui composaient la brigade et qui étaient là depuis longtemps avaient fait amitié avec la population. Ils ne refusaient jamais un coup de vin blanc. Et pas de procès-verbaux. Des remontrances, seulement. On pouvait même en emmener un, de temps en temps, à la pêche aux écrevisses, la nuit. Comme ça, on était tranquille. Pendant ce temps-là les autres étaient censés faire des tournées pour veiller sur « la sécurité publique ». Deux d'entre eux allaient régulièrement, au lieu de faire leur tour de ronde, se coucher sur le foin de la grange à Jean Valet. Le fermier vit les empreintes de leurs corps et, une nuit, s'arma d'un falot et d'un gourdin, siffla son chien Tambour. Au lieu de malandrins, il tomba sur les deux gendarmes endormis.

Et c'est comme ça que le pays l'a su...

Sur le Port, un peu moins conséquent tout de même que la gendarmerie, on trouve encore le vieil hôtel de l'Ecu, où « on loge à pied et à cheval ». Il y a quelques années on pouvait encore y voir la patronne des temps anciens, la mère Chafredoux peigner ses rares cheveux gris. Pour ce faire, elle se mettait sur le seuil de sa porte, afin de ne rien perdre de ce qui se passait dans la rue. La légende locale prétend que cette vieille auberge manquait un peu de confort. On n'y trouvait point ce précieux récipient que le vulgaire nomme pot de chambre et le poète vase nocturne. A un voyageur de commerce qui déplorait l'absence de cet instrument familial, si cher à nos aïeux, la mère Chafredoux aurait répondu, paraît-il :

— Eh ben ! La belle affaire ! Vous ferez comme Ugué. Vous pisserez par la fenêtre.

Ugué, c'était le père Chafredoux, un homme bien paisible. Dumassis Louis habitait donc sur ce Port, l'une des vieilles petites maisons groupées autour de la Gendarmerie Nationale et de l'hôtel de l'Ecu. Il était l'un des derniers survivants de cette héroïque phalange qui se raréfie de plus en plus et qu'on appelle les vétérans de la guerre de dix-huit cent soixante-dix. A ma connaissance, il n'y en a plus, aujourd'hui, dans mon village. Le dernier à mourir, seul survivant de la vieille garde, et l'un des plus beaux spécimens fut Faillard François, dit « Le Gueurnadier ».

Dumassis Louis était soldat de première classe. Une plaque de bois, fixée sur sa porte, en informait les populations civiles. Elle portait, en lettres noires :

Dumassis Louis
Soldat de première classe.

Dumassis avait, à l'époque où je l'ai connu, quelque chose comme soixante-dix ans. C'était un petit bonhomme sec et vif. Nouveaux comme un chêne. Lui pendait sous le nez, qu'il avait en pied de marmite, une moustache blanche, fré-

quemment arrosée de vin rouge. Aux jours fastes, le vieux briscard était encore capable de se tenir au « chêne fourchu » sur trois verres. Le chêne fourchu, c'est la tête en bas en prenant appui sur les mains et le sommet du crâne; Dumassis réalisait ce tour de force en équilibre sur trois verres : un pour la « coquerelle » et un pour chaque main. Le théâtre de ses exploits, c'était généralement le café de la mère Galaudard où il retrouvait les autres vétérans. Mais, parfois, lorsque Dumassis était trop saoul, il brisait les verres et se coupait les mains.

Mais, ce qui le désignait surtout à l'attention de ses concitoyens, c'est qu'il incarnait à leurs yeux la gloire militaire. Tout un passé de vieux briscard, de vieux dur-à-cuire qu'il essayait de faire briller à neuf au grand soleil du 14 juillet. Ce jour-là, Dumassis Louis, conscient de son rôle et de l'exemple à donner aux jeunes générations irrespectueuses, retirait d'une malle son vieil uniforme de « soixante-dix », pieusement conservé sous les boules de naphthaline et les culots de pipes. Et, le chassepot sur l'épaule, il descendait au bourg. La poitrine fièrement bombée sous le drap sombre, le vieux soldat ne voyait pas les trous de mites qui étoilaient sa défroque martiale et dont, sur son passage, les femmes s'amusaient.

Après le défilé des pompiers et le vin d'honneur, Dumassis Louis se rendait au banquet. A la fin, soulevé par la chaleur communicative et la pression de ses concitoyens unanimes, il leur poussait la chanson du général Kléber. C'était à Strasbourg sous l'occupation allemande. Une patrouille passe par la place Kléber. L'officier prussien insulte grossièrement notre héros national. Alors, un orage se lève et la foudre vengeresse frappe et tue « le reître d'Allemagne ». Juste châtement. La chanson se terminait sur ce couplet, que Dumassis lançait d'une voix mâle et retentissante, tandis qu'un noble frisson parcourait l'auditoire :

Depuis cette nuit-là, raconte la légende,
Quand minuit sonne au loin et que j'ai
[lit l'éclair,
On dit qu'on voit pâlir la patrouille alle-
[mande
Quand elle passe au pied du général Klé-
[ber.

Le soir de ces fêtes mémorables, hélas ! Dumassis qui, à cause de son grand âge ne supportait plus bien le vin, se sentait tout à coup en difficultés avec son équilibre et son éloquence. Il était bien obligé de se l'avouer intérieurement : « Me voilà plein comme une bourrique. Je ne peux plus supporter le pinard, à cette heure ! »

Il résistait encore vaillamment cependant. Il s'obstinait à lutter, et les autres, trop heureux de le saouler, continuaient à lui payer le coup. Alors les choses se gâtaient : il souillait son glorieux uniforme et les galopins le poursuivaient par les ruelles en criant à la chie-en-lit.

Il lui arrivait parfois aussi de se saouler en semaine grâce aux libéralités de ses concitoyens. Alors, il filait droit chez M. Garroteau, l'épicier. Sans dire bonjour à quiconque, sans s'excuser, il pénétrait dans la salle à manger (même s'il s'y trouvait des invités). Là, une chromolithographie représentait la bataille de Reichshoffen : on y voyait une mêlée confuse surmontée d'un énorme panache de fumée. Une vache n'y eût point reconnu son veau. Dumassis se plantait gravement devant cet émouvant tableau et déclarait :

— J'y étais, moué, là ! Je vas me chercher.

Le plus fort, c'est qu'il finissait toujours par se trouver et, chaque fois, en un point différent de la bataille. C'était miracle. Un miracle de la foi.

Il arrivait aussi à Dumassis de travailler. C'est que, malgré son grand âge et son glorieux passé, il n'était point riche. Alors, de temps en temps, quand « la gueurnouille était à sec », comme il disait, il s'en allait bricoler de-ci de-là, aider à la vendange ou bien à la moisson. Quand le travail presse et qu'on a besoin de gens, il lui arrivait aussi d'aider les Poulet, maçons. Il avait fait ce métier

dans sa jeunesse. Alors, il pouvait encore leur servir de goujat et porter l'« oiseau » (c'est la hotte de bois qui sert à monter le mortier). Encore lesté, qu'il était, malgré les années. Et blagueur, et rigolo. Ils s'amusaient bien avec lui.

Il avait travaillé ainsi à la maison de Duquerroux, aux Groges. Aussi fut-il invité à l'« avelot ». La fête de l'avelot a lieu quand la maison est finie de bâtir. Alors on invite les maçons, les charpentiers, les couvreurs, les peintres. On plante un bouquet au faite de la maison et on casse une bouteille sur le pignon. Et on fait une petite bombe. Là, chez Duquerroux, ils tombaient bien car le propriétaire était un bon gars.

— Arrivez de bonne heure ! avait-il conseillé aux ouvriers. Le matin, on se mettra en train.

C'était un dimanche, bien entendu. Les autres jours on travaille. Mes gars étaient là vers les dix heures du matin. On boit quelques coups de vin blanc pour se laver la gueule. On fait le tour du propriétaire. On s'extasie sur le bel air de la maison neuve, on cause, on rit. Tout d'un coup, voilà la patronne qui sort pour sacrifier une poule et un coq. Faut ce qu'il faut, pas vrai ? Pas de bons repas sans volailles.

Alors, un des compagnons a une idée lumineuse. Il est possible qu'ils aient été déjà un peu « en train », car le père Duquerroux s'y entend à faire boire son monde. Le gars propose donc :

— Dites donc, la patronne ! Y a Dumassis qu'est un ancien franc-tireur. Il pourrait ben vous tuer votre coq d'un coup de fusil. Paraît qu'il est adroit comme un singe.

— Blaguez-vous point ? sourit la mère Duquerroux.

Mais l'idée séduit le patron.

— V'avez raison, les gars. Je vas querir mon fusil.

Dumassis ne pouvait plus reculer. Tous les gars attendaient et ils n'auraient pas donné leur place pour un Empire. Le soldat de première classe examine le fonctionnement de l'arme et se recule un peu pour que le tir soit vraiment beau et régulier. Par prudence tout de même, les autres se replient derrière lui. On ne sait jamais.

— L'enfant de garce ! dit un des compagnons. Faut tout de même faire attention. Aul fait peut-être meilleur là où qu'il vise que là où qu'il tape !

Dumassis attend que le coq soit un peu à l'écart du troupeau de volailles. La fermière y prête la main. Puis, bien lentement, le vieux briscard met en joue et, enfin, lâche son coup. Un tonnerre dans la cour. Une fumée des cinq cents diables. La fumée dissipée, on voit le grand coq qui s'enfuit à toutes jambes, à moitié déplumé. Et les gars de rire, de rire ! Dumassis reste sérieux, examine son arme et apprécie :

— L'enfant de garce ! Si je l'avais joint, je l'aurais jaché ! (haché).

Les Poulet en rient encore lorsqu'ils racontent cette histoire. Et pourtant il y a plus de dix ans que le vieux soldat dort dans notre petit cimetière, au bord de l'eau, sous les cyprès qui gémissent au grand vent. Mais, au pays, on a gardé le meilleur de sa légende. Et, chaque fois qu'ils l'ont évoqué dans leurs entretiens familiaux, ses anciens copains ajoutent :

— C'était un rude bon gars !

L'écrivain haïtien Jacques ROUMAIN poursuivi pour un article paru dans «REGARDS»

Nous apprenons avec stupéfaction que l'excellent écrivain haïtien, Jacques Roumain est poursuivi, en vertu du fameux décret-loi Laval relatif aux « outrages contre un chef d'Etat étranger », pour un article paru le 18 novembre dernier dans « Regards » et intitulé « La tragédie haïtienne ». On n'a pas oublié les épouvantables massacres qui, au mois d'octobre, coûtèrent la vie, sur le territoire de Saint-Domingue, à plusieurs milliers de travailleurs et à leur famille. Ils provoquèrent l'indignation de l'univers civilisé et furent stigmatisés dans toute la presse internationale. Jacques Roumain, dans son article, exposait les faits et dénonçait les responsables du massacre de ses malheureux compatriotes. Tous les faits connus depuis cette date n'ont pu que confirmer les éclaircissements que notre ami apportait avec talent sur ces tragiques événements.

Ce serait la première fois, à notre connaissance, que le décret Laval serait appliqué à un article paru dans la presse française.

Nous avons peine à croire que la justice française puisse se prêter, sur l'injonction du dictateur de Saint-Domingue, à une telle comédie et tenons, d'ores et déjà, à élever notre protestation. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des suites que pourrait comporter cette affaire.

« Regards ».

UN ÉPISODE de la LUTTE du PEUPLE CHINOIS

contre l'INVASION

JAPONAISE



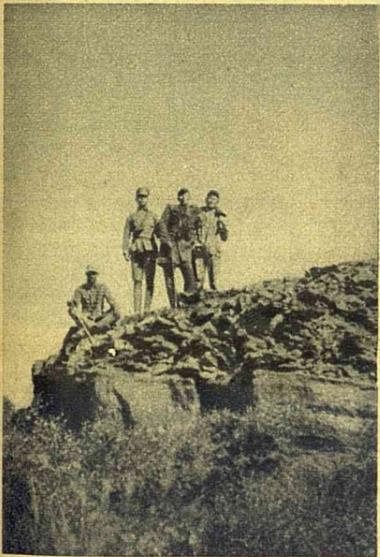
La défense héroïque

du NIANG TSE KWAN

par 2.000 ETUDIANTS CHINOIS

d'après le journal du général chinois

LY-TCHEN-SI



En haut et ci-contre : Le général Ly Tchen Si, blessé, commande la bataille de Kiokwan.

les grandes batailles de Hoo T'wen Ho, le chef de la division, le général Ly Tchen Si, licencié ès lettres de l'Université de Pékin, s'était chargé de diriger lui-même l'opération. Aujourd'hui, ce combat inoubliable est célèbre dans toute la Chine, le général Ly Tchen Si et ses camarades sont devenus des héros du peuple chinois.

Actuellement, Ly se fait soigner dans un hôpital de Si-Au et nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs quelques passages de son journal intime, qui nous permet de savoir comment les étudiants en Extrême-Orient, à la tête du peuple chinois, ont su lutter aussi bien pour l'indépendance et la liberté de leur pays que pour la paix du monde contre les agresseurs fascistes.

Journal du général Ly Tchen Si.

HIER soir, je revenais de Niangtsékwan. A peine entré, Siven me montra le télégramme de l'Etat-Major nous donnant l'ordre d'aller le plus vite possible au village qui se trouve à l'ouest de Niangtsékwan. Quelques instants après, nous étions déjà sur la route, en pleine nuit.

Nous sommes dans la haute montagne, nous marchons dans de petits sentiers très difficiles et avançons lentement. Sous nos pieds, ce ne sont que des rochers aux arêtes tranchantes : la moindre imprudence peut être mortelle. Les soldats vont en tâtonnant. Il semble que les chevaux deviennent le danger, car ils ne veulent pas marcher. Par bonheur, un rayon de lune pénètre dans la vallée. En apercevant la lumière, tout le monde est réconforté. Mais après le passage d'un petit lac, la lune se couche de nouveau. Devant les grands sommets des montagnes dressés sur le ciel, en écoutant les murmures des ruisseaux, un frisson traverse mon corps des pieds à la tête. Seuls, les guerriers peuvent comprendre ce sentiment triste mais viril qu'on éprouve devant la nature.

Lorsque nous passons devant Kutcheng et les petits villages Tong Tchaï, il fait déjà grand jour. Comme je suis blessé au dos et à la jambe depuis le dernier combat de Hoo T'wen Ho, mes soldats me portent sur une chaise. Mes blessures me font maintenant beaucoup de mal, mais ce qui me fait souffrir le plus, c'est de voir les soldats mal vêtus frissonner dans cette matinée glaciale.

Vers midi, à peine arrivé à Sou Yuan, nous avons reçu l'ordre suivant : « La première section de la division modèle doit aller se concentrer dans la vallée de Kiokwan sans avoir besoin d'attendre l'arrivée du chef de la division. — Signé : Etat-Major Hsu. »

Ignorant la situation, je ne comprends rien à ce qu'on veut nous faire faire. Ce n'est qu'après avoir vu l'Etat-Major que je commence à comprendre que la situation à Kiokwan exige des renforts.

Arrivant sur le champ de bataille, j'ai à peine commencé à préparer les lignes de défense que le commandant en chef et les officiers d'Etat-Major sont arrivés pour nous indiquer les points stratégiques. Le grondement des canons de l'ennemi se fait entendre sans cesse et s'approche de plus en plus. Seule une petite colline nous sépare de leur artillerie lourde.

Le commandant en chef Huang et les officiers d'Etat-Major ont tous l'air très calme. Tout en envoyant ses gardes du corps défendre le petit passage entre les deux grandes collines, Huang surveille les soldats qui transportent les sacs de sable. Je me fais porter par deux soldats jusqu'au flanc de la colline, et je dirige moi-même la répartition des hommes sur la ligne de défense. Je place en première ligne les 1^{er} et 3^e bataillons avec deux sections de mitrailleuses et de mortiers, et je fais préparer le repas par le 2^e bataillon pour l'envoyer aux hommes de première ligne qui, depuis deux jours et deux nuits, n'ont rien bu ni rien mangé.

Avant qu'on put envoyer le repas sur la première ligne au sommet de la colline, il commençait déjà à faire jour. Je compris qu'il était absolument nécessaire de saisir l'occasion du petit jour pour attaquer par surprise nos ennemis. Je fis tout de suite concentrer le deuxième bataillon et une trentaine de tireurs de la section de communication avec le capitaine Ly en tête. Une fois l'ordre donné, tout le monde se précipita en avant, plein d'enthousiasme et de courage, malgré la faim et le froid.

A ce moment, je ne pensais qu'à battre les Japonais pour défendre mon pays. Vivre ou mourir m'était tout à fait égal. Je savais l'importance de la défense de Kiokwan. Si le Niangtsékwan est la porte de Shansi, Kiokwan est celle du Niangtsékwan. Si l'ennemi entre par ici, il pourra ensuite couper la route du Yanksékiang et il nous sera impossible de maintenir notre ligne de défense. Il est certain que par le chemin de fer à voie étroite de la ligne Taiywan-Tcheng Ting et les routes montagneuses, l'ennemi

ne peut attaquer Yanksékiang avec l'artillerie lourde et les trains blindés, c'est pourquoi il cherche à attaquer Kiokwan. Je suis décidé à défendre Kiokwan avec ma vie. Après une très sévère proclamation, j'ai déclenché la bataille. « La vie pour ceux qui s'avancent et la mort pour ceux qui s'enfuient. »

Ayant reçu l'ordre d'avancer, tous les officiers et sous-officiers se mettent à la tête des soldats et se précipitent en avant courageusement. De violents combats à l'arme blanche ont lieu. Nos troupes ont le dessus. Nous avons livré sept combats violents, repris huit collines et anéanti la troupe japonaise. Nous avons gagné une grande bataille contre l'agresseur. Le feu ennemi était extrêmement fort, tandis que nous manquions totalement d'artillerie lourde. Le feu de nos petits mortiers ne pouvait même pas atteindre l'ennemi. De plus, les avions de bombardement japonais survolaient nos lignes et lançaient sans arrêt des bombes, alors que nous n'avions même pas un seul canon anti-aérien. C'est notre force physique et notre héroïsme qui nous firent gagner cette bataille. A cinq heures l'après-midi, nous comptons près de mille morts dans nos rangs. Je ne put m'empêcher de pleurer, car nous étions tous liés par l'amitié. Cependant, l'idée que ces jeunes gens sont morts en remplissant un devoir sacré envers leur pays me soulage.

La lune se lève derrière les montagnes de l'Est. On nous a demandé d'évacuer le terrain conquis. Pour empêcher une attaque brusquée de nos ennemis au moment de la relève, j'ai recommandé aux trois capitaines qui sont chargés de garder le passage de le défendre jusqu'au bout. Quelques moments plus tard, mon secrétaire T'ang reçoit ce message de leur part : « Cher T'ang, bien que la totalité de nos hommes soient tombés dans la bataille, et qu'il ne nous reste que très peu de soldats, nous avons juré de résister à toutes les attaques éventuelles de nos ennemis et nous mènerons notre lutte jusqu'au dernier homme. Dis à notre chef qu'il peut absolument compter sur nous. »

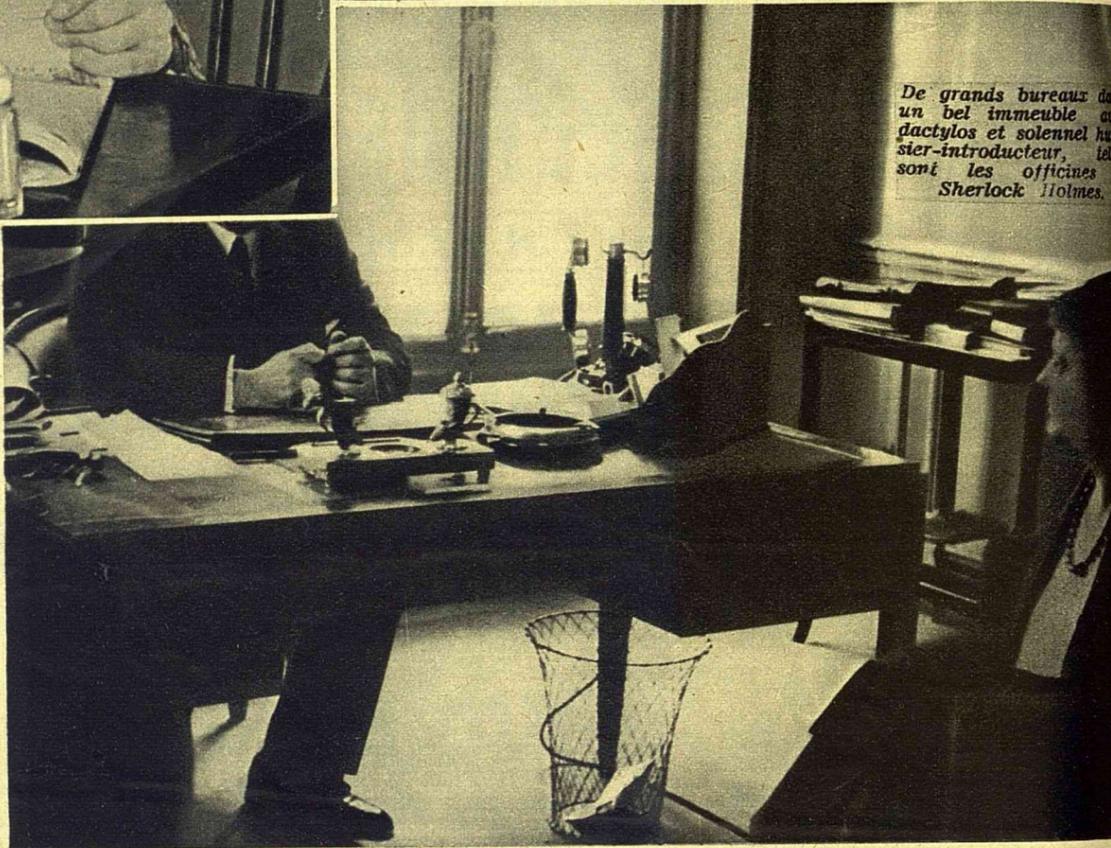
Vers 10 heures du soir, les nouvelles troupes sont arrivées. M'appuyant sur les épaules de deux soldats, j'ai descendu la colline pour aller me reposer. En voyant sur le terrain, entassés partout, les cadavres sanglants de ceux qui furent mes amis, je me sens bouleversé. Non, la mort de ces héros du peuple ne sera pas vaine. Nous faisons la guerre contre l'invasion de l'impérialisme fasciste japonais. Nous sommes le pont qui permettra au peuple chinois de passer du côté du bonheur.

Le regard scrutateur du détective privé, héros de tant de romans policiers.



LES OFFICINES de SHERLOCK HOLMES

De grands bureaux dans un bel immeuble avec dactylos et solennel huissier-introducteur, tels sont les officines de Sherlock Holmes.



On lit dans les journaux à la rubrique « Recherches » :
JE VOIS TOUT, enquêtes, filatures, const. div., missions confiance, prix modérés. Loyauté, confiance. Voir rue R..., Paris.
LA TERREUR DU CRIMINEL. Ex-inspecteur principal résout avec succès ttes missions délicates. Voir MAC...
CABINET Y... ttes questions de droit, missions à l'étranger, spécialité, surveillance d'usines, etc...
Etc., etc...

Ces annonces prometteuses émanent des agences de police privée. Qui sait que derrière elles se cache un des gros scandales du temps ? Qui sait que, sous prétexte de défendre l'honnêteté, elles recouvrent les vols les plus cyniques, les chantages les plus éhontés, qu'elles dissimulent souvent des officines d'espionnage industriel, militaire et politique, des organisations de mouchardage et de briseurs de grèves ?

J'ose le dire : sur les 150 agences, ou environ, de police privée que compte Paris, à peine sept ou huit travaillent avec une relative honnêteté. Les autres... Mais allons jeter un coup d'œil sur leurs tripotages. Nous pourrions intituler ça : Voyage au pays des forbans.

Et nous serions encore polis.

DES APPARENCES... ET LEURS DESSOUS

Ordinairement, les agences de police privée sont montées de façon imposante : inscriptions au Tribunal de Commerce, grands bureaux dans un bel immeuble, avec dactylos et solennel huissier-introducteur. Bref, de quoi inspirer confiance aux plus méfiants.

Personne n'est obligé de savoir que, si le propriétaire en nom de l'agence est véritablement un ancien inspecteur de la Sûreté, il a souvent été révoqué pour des histoires dont il vaut mieux ne pas parler — affaires de meurs ou concussion, le plus souvent — et que si son casier judiciaire est vierge, comme on vous l'affirme au Tribunal de Commerce, sa fiche, à la Préfecture de Police, est autrement chargée.

D'ailleurs, ce propriétaire n'est qu'un homme de paille qui dissimule les vrais directeurs de l'agence — ils sont presque toujours deux — dont l'un est ordinairement un avocat véreux, radié du barreau et l'autre,

un ancien bagnard, un maître-chanteur plusieurs fois condamné ou tout autre gaillard du même acabit. De même, le si imposant huissier a déjà fait quelques séjours à Fresnes, et s'il est taillé en athlète, c'est qu'il est chargé de mettre à la raison les clients qui viendraient se plaindre d'avoir été floués.

Inutile que je détaille ici les dizaines de visites que j'ai faites à ces agences. Elles se valent toutes, rien n'étant plus semblable à un policier privé qu'un autre policier privé. Ils ont tous une belle figure d'honnête homme et des façons d'hommes chargés de terribles secrets d'Etat. Dans leur bureau, on voit, sur une table, des revues de criminologie, des lanternes sourdes, des empreintes de semelles dans du plâtre, des menottes, des poignards et, sur les murs, entre des portraits d'assassins célèbres, des médailles décernées en récompense de services rendus par des Sûretés étrangères.

Ordinairement, quand vous pénétrez dans ces bureaux, le directeur est en train de téléphoner à Scotland Yard, ou son associé entre en coup de vent pour lui dire à haute voix : « N'oubliez pas que le Garde des Sceaux veut te voir pour te charger d'une mission qu'il n'ose pas confier à la Sûreté ».

Comment, dites-le moi, tout cela n'inspire-t-il pas confiance aux innocents clients ?

Encore une fois, vous n'êtes pas tenu de savoir que tout cela n'est qu'une mise en scène destinée à épater les gogos, que les attestations élogieuses sont fausses, et fausses les médailles, les conversations téléphoniques.

La vérité que cache ce truquage, c'est dans les antichambres où on parque les vieux clients — car les nouveaux sont introduits dans une antichambre spéciale

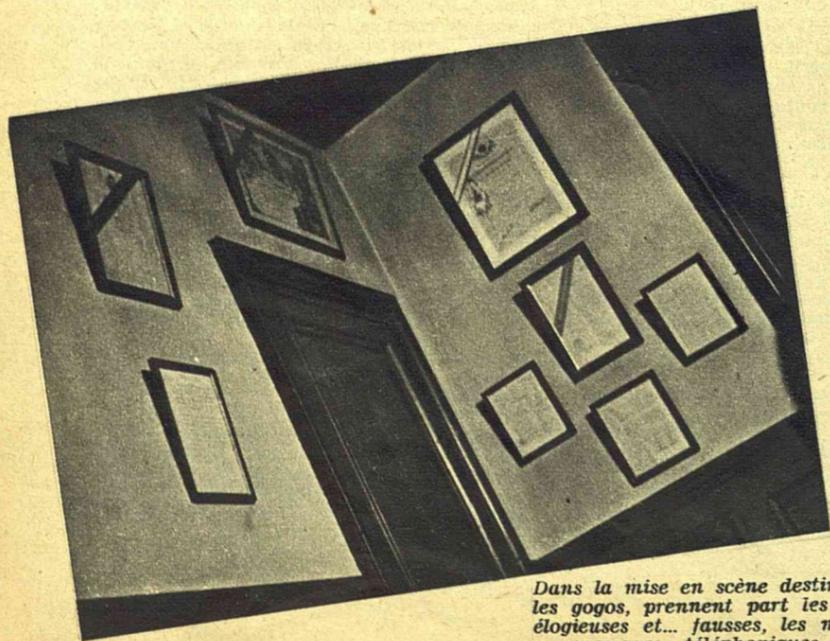
afin que des confidences malheureuses ne les mettent pas en garde — qu'il faut aller la chercher. C'est ce que j'ai fait, et je vous assure que j'ai recueilli assez d'histoires pour poser le plus éloquent tableau des ravages causés par la police privée.

FAUT-IL UNE POLICE PRIVÉE ?

La police privée a-t-elle son utilité ? Comment donc, vous répondent ceux qui en vivent. Et de vous débiter le petit boniment suivant :

« La police officielle ne s'occupe que des crimes et manœuvres prévus par la loi, et encore, pour qu'elle agisse, il lui faut un commencement de preuve, et souvent, une plainte déposée. Or, sans parler des centaines de délits qui échappent aux termes de la loi, il y a mille cas où la police officielle ne peut intervenir. Ainsi, vous, commerçant, désirez savoir si un correspondant est solvable. Qui pourra vous renseigner ? La police officielle ? Elle vous répondra que cela ne la regarde pas. Votre fille veut épouser un jeune homme dont vous ne savez rien. Qui vous révélera le passé du prétendant ? En tout cas par la police officielle. De même, vous soupçonnez votre femme de vous en faire porter. Bon. Mais le commissaire de police ne se dérangera pas pour le constat d'adultère si vous ne pouvez le mener à l'endroit où votre femme s'amuse... Mais vous n'avez que des soupçons : vous trompez-t-elle vraiment ? Et avec qui ? Ou ? Demandez à la police officielle qu'elle vous donne un inspecteur pour le savoir, et elle vous rira au nez. Vous êtes industriel et vous voulez être renseigné sur les agissements de votre personnel : la police officielle vous dira que ce n'est pas son métier... On pourrait citer mille cas semblables qui prouvent que, de toute nécessité, ces lacunes doivent être comblées par des gens n'appartenant pas à la police officielle, donc, par des policiers privés. »

Ce petit raisonnement à l'air de tenir debout. Mais par malheur, la police privée, qui serait peut-être justifiable si elle était faite par des gens honnêtes — quoique pour ma part je n'éprouve guère de sympathie pour



Dans la mise en scène destinée à épater les gogos, prennent part les attestations élogieuses et... fausses, les médailles, les messages téléphoniques truqués.

ceux d...
— mais...
cée par...
scandal...

PETI...

Quel...
Mons...
de ne...
l'en a...
par un...
— ou t...
une ag...
A moind...
soit un...

Mais...
ves. Co...
— A...
un dét...
bon co...
Ou l'an...
vieux...
sieur D...
« She...
20 fran...

Mons...
— Je...

Le d...
Durand...
Puis il...
— E...
votre f...
les frai...
— M...
faisez...
— Ou...
juste q...
couvrir...

La j...
autres...
200 fran...

Au b...
ne rien...
détectiv...
est tout...
— Ti...
moi un...

Les 2...
Vous p...
prendre...
Aussi, s...
de Mad...
de six...
que ma...
pas vra...
conneux...
nous le...
me disa...
sir, n'es...

Qu'au...
madame...
francs...

Voilà...
sieur D...

Dans...
la somm...
500 ou...
l-t-elle...

Oui ?...
« Donn...
Même c...

S'ils a...
rand qu...
mois, il...
reux, ur...

Si ma...
tage, le...
flagrant...

Et si...
Qu'à...
jeune h...
de l'am...

Si le...
détective...
tais »,...
ne se ti...
guet-ap...
dame D...
blessé...
dame tr...
le détec...
je mont...
dans les...

POLICE PRIVÉE

Un reportage de Louis GÉRIN

ceux dont le métier est d'espionner leurs semblables — mais par malheur, dis-je, la police privée est exercée par de tels aigrefins que son exercice constitue un scandale intolérable.

PETITS PROCÉDES DE POLICE PRIVÉE

Quelques histoires vont vous en convaincre. Monsieur Durand soupçonne la belle madame Durand de ne pas respecter la foi jurée. Une lettre anonyme l'en a prévenu — et souvent cette lettre est envoyée par un policier privé désireux de se faire des clients — ou un ami — qui est aussi souvent rabatteur pour une agence de police privée — le lui a laissé entendre. A moins que, tout simplement, Monsieur Durand ne soit un maniaque de la jalousie. Il en pullule.

Mais il ne suffit pas de soupçonner. Il faut des preuves. Comment s'en procurer ?

— A votre place, je ferais suivre ma femme par un détective, conseille la lettre anonyme. Tenez, un bon conseil désintéressé : allez voir l'agence Z... » Ou l'ami fait une suggestion semblable : « — Mon vieux, va donc voir le détective MAC... », ou monsieur Durand trouve une adresse dans son journal : « Sherlock Holmes : toutes recherches. Forfait depuis 20 francs. »

Monsieur Durand vole chez le détective indiqué : — Je voudrais savoir si ma femme me trompe ?

Le détective évalue la surface sociale de monsieur Durand : « Pas bien riche, piff... Pas intéressant... » Puis il répond :

— Entendu, monsieur Durand. Nous allons filer votre femme... Voulez-vous me verser 200 francs pour les frais ?

— Mais sur votre annonce, vous disiez que vous faisiez des recherches pour un forfait de 20 francs ?

— Oui, mais 20 francs de l'heure... Et vous trouverez juste que je vous demande 10 heures d'avance pour couvrir les frais élevés d'une filature.

La jalousie est une passion qui dévore toutes les autres, et même l'avarice. Monsieur Durand verse les 200 francs.

Au bout de trois semaines, n'entendant plus parler de rien, Durand réclame les résultats de l'enquête au détective. Celui-ci appelle un de ses inspecteurs, lequel est tout ce qu'on veut, sauf justement un inspecteur.

— Tiens, voilà 20 francs, lui dit son patron. Fais-moi un rapport sur Madame Durand.

Les 20 francs, c'est le paiement de « l'inspecteur ». Vous pensez bien que sur cette somme, il ne va pas prendre les frais que nécessiterait une enquête sérieuse. Aussi, se contente-t-il d'aller interroger la concierge de Madame Durand. Après quoi, il rédige un rapport de six lignes où il affirme, sans l'ombre d'une preuve, que madame Durand est une grue. Même si ce n'est pas vrai, surtout si ce n'est pas vrai. « Les maris soupçonneux croient que nous n'avons pas bien travaillé si nous leur disons que leur femme est sans reproches, me disait un policier privé. Alors, pour leur faire plaisir, n'est-ce pas... »

Qu'au reçu de ce « rapport » monsieur Durand tue madame, le détective privé s'en f... Il a gagné ses 200 francs, c'est tout ce qui l'intéresse.

Voilà comment procède la police privée quand monsieur Durand n'est pas riche.

Dans le cas contraire, elle agit autrement. D'abord, la somme qu'on exige comme provision est plus élevée : 500 ou 1.000 francs. Ensuite, on file madame Durand. A-t-elle un amant, oui ou non ?

Oui ? Alors le détective va trouver la coupable : « Donnez-moi tant et je ne dis rien à votre mari. » Même chantage auprès de l'amant.

S'ils acceptent, le détective répondra à monsieur Durand que sa femme est une rosière. Après quoi, chaque mois, il exigera de madame Durand et de son amoureux, une petite somme pour payer son silence.

Si madame Durand refuse de se prêter à ce chantage, le détective a vite fait de la faire surprendre en flagrant délit d'adultère par son mari.

Et si madame Durand est irréprochable ?

Qu'à cela ne tienne ? Le détective lui lance un beau jeune homme dans les jambes. On appelle ça le « coup de l'amour improvisé » dans l'argot du métier.

Si le jeune homme réussit à séduire la dame, le détective procède comme ci-dessus : « Payez et je me tais ». Si le jeune homme rate son coup, le détective ne se tient pas battu pour autant. Il organise un petit guet-apens : par exemple, un télégramme appelle Madame Durand à tel endroit où son mari qui vient d'être blessé par une auto la demande. Audit endroit, la dame trouve un jeune homme nu. A ce moment surgit le détective : photo de la scène. Puis : « Payez tant, ou je montre à votre mari la photo qui vous représente dans les bras d'un jeune homme nu. »

Ce genre de guet-apens est souvent utilisé par les « détectives », sur l'ordre de maris — ou de femmes — qui désirent faire chanter leur conjoint.

Il y a aussi le « coup des lettres d'amour ».

Un détective privé désire empocher la grosse somme. Il jette son dévolu sur le riche monsieur Durand pour lui servir de victime ! Enquête serrée : monsieur Durand a-t-il dans sa vie, quelque histoire malheureuse susceptible de servir de matière à un chantage ? Non ? Bon. Mais n'a-t-il pas une maîtresse ? Si ? Dans ce cas, le détective va trouver la belle : « Donnez-moi les lettres d'amour de monsieur Durand et je vous



La jeune et charmante Yvette Godefroy.



Ci-dessus : Joséphine Morry, qui tua sa belle-fille, Yvette Godefroy, et la pendit pour simuler un suicide. Sa haine contre la jeune fille pauvre qui lui prenait son fils, fut attisée par le rapport d'un détective privé — Achille Vallée (ci-dessous) qui lui fournit sur la jeune femme un rapport fantaisiste. Le président des Assises lança vertement à l'audience la bêtise coupable du détective privé, dont la responsabilité dans le drame apparut clairement au cours du procès Morry.



donnerai 10.000 ou 20.000 francs. Vous lui direz qu'on vous les a volées, et il ne se doutera de rien ». Si la belle refuse, le détective fait voler les lettres par une femme de chambre, ou par tout autre moyen. Une fois en possession de ces lettres, il va voir monsieur Durand : « Ce sera tant pour les ravoir. »

Il arrive que monsieur Durand ne veuille pas céder à ce chantage et fasse appel, pour le défendre, à un autre détective privé. Pauvre de lui. Il ignore que les détectives privés forment une association occulte dont les membres ne se mangent pas entre eux. Les deux détectives se mettent d'accord pour dindonner en toute sécurité le naïf Durand.

Et si monsieur Durand n'a pas de maîtresse ?

Eh bien, le détective lui mettra dans les jambes une jeune femme irrésistible. Coup de foudre, amours et... échange de lettres brûlantes. Un beau jour, la vamp se précipitera en pleurant dans les bras de monsieur Durand :

— Chéri, les lettres que tu m'as envoyées ont disparu je ne sais comment.

— Oh ! nom de D... Pourvu qu'elles ne parviennent pas à ma femme... Que faire pour les retrouver ?

— Chéri, si on allait voir le détective MAC ? Une de mes amies m'a dit qu'il l'avait sauvée dans un cas pareil...

On va chez MAC, qui commence par se faire verser une confortable provision. Quinze jours plus tard, il convoque monsieur Durand :

— J'ai les lettres... Mais payez-moi d'abord mes frais (quelques billets de mille)... Merci...

— Et les lettres ? demande Durand.

— Ah ! voilà, elles sont entre les mains d'un margoulin. Impossible de les ravoir sans 40.000 francs. Si vous ne payez pas, le type va s'en servir.

Durand, qui a de bonnes raisons pour éviter le scandale est bien forcé de « casquer ». Le détective, à qui les lettres ont été remises par sa collaboratrice se charge de faire parvenir la somme au sol-disant margoulin.

Et le tour est joué. Si bien joué, même, que parfois, le détective garde une partie des lettres, et quand Durand s'en aperçoit, il fait l'imbécile :

— Comment, le paquet n'est pas complet ? Mais alors, ce margoulin est encore plus fort que je ne pensais, etc...

Naturellement, pour que Durand recouvre ses lettres, il devra encore payer. (A Suivre.)

COMPAGNONS



Le drapeau richement brodé des compagnons charpentiers du Devoir de Liberté.

LE compagnonnage a été la première forme de l'association ouvrière, au temps où le droit de coalition et le droit de grève étaient interdits. De là le caractère secret, et même religieux, des sociétés compagnonniques, avec leurs emblèmes, leurs rites, leurs mots de passe, leurs cérémonies.

L'ouvrier est alors un apprenti qui aspire à devenir un initié.

Le voyage qu'il doit accomplir a un caractère symbolique : et en réalité, en allant de ville en ville, de province en province et de mère en mère, en faisant son tour de France, il acquiert une expérience, s'assouplit au contact des diverses conditions que chaque région impose à son métier, apprend les hommes et les choses, et finit enfin par devenir **celui qu'il est**, ce qui est le terme de toute expérience vécue, de toute initiation. Bref, pour reprendre une expression actuelle et qui, comme on le voit, a un sens très profond, il **se qualifie**. Il devient un ouvrier qualifié. Alors, il est digne du nom de maître, digne de produire son **chef-d'œuvre**. Les ouvrages sortis de ses mains portent témoignage de sa valeur humaine et technique.



Il y avait donc, comme on le voit, dans les mœurs du compagnonnage, des principes extrêmement élevés. Les associations compagnonniques n'étaient pas seulement des sociétés de secours mutuel et des moyens de faciliter l'embauchage et défendre les salaires : elles encourageaient aussi chez l'ouvrier le sentiment de sa dignité, son émulation, son désir de s'élever, enfin l'amour du beau métier et de la chose bien faite. Malheureusement elles entretenaient aussi cette vaine et stupide fierté que l'on éprouve à appartenir à une société close, à une petite chapelle et à mépriser les membres de la chapelle voisine. C'est ainsi qu'il y avait entre les trois grandes associations, Enfants de Salomon, Enfants de Soubise et Enfants de Maître Jacques, des rivalités féroces et dont la tradition remontait à des origines ténébreuses et mythiques. Si deux compagnons se rencontraient sur une route du tour de France, ils devaient, selon les rites, **se toper**, c'est-à-dire s'interpeller en se demandant réciproquement quel était leur métier et à quel **devoir** ils appartenaient. S'ils appartenaient au même devoir, c'est-à-dire au même groupement, grande fête : on fraternise, on boit à la même gourde, on va choquer les verres au premier cabaret venu. Si, au contraire, les deux voyageurs appartiennent à des groupements rivaux, si l'un est **gavot** et l'autre **dévorant**, il faut se couvrir d'injures et s'assommer à coups de canne. Telle était la façon dont on entendait alors la solidarité ouvrière.



Les chansons de guerre des compagnons nous laissent un témoignage de ces sentiments barbares et de ces rixes souvent mortelles. Il n'y est question que de trancher la tête de l'adversaire ou de lui manger le foie.

**Chers compagnons honnêtes, il faut nous rassembler;
C'est pour chasser ces bêtes qui sont dans Montpellier.
Commençons de suite par tous ces gavots,
Car ils sont sans doute de vrais animaux.**

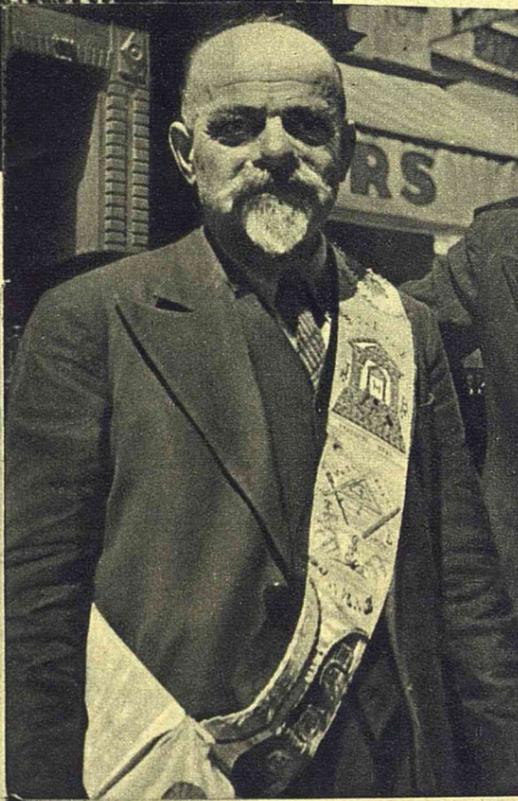
**Soit dedans Marseille ou dedans Montpellier,
Tous ces gavots infâmes ne peuvent travailler,
S'en vont dans les broussailles, dans les petits endroits,
Se cacher sans doute dans les bouts de bois...**

Ainsi chantent les Dévorants. A quoi les Gavots répondent :

**Elançons-nous, pleins d'assurance,
Exerçons nos bras vigoureux :
Ils ont lassé notre prudence,
Eh bien ! nous voici devant eux.
Enfants d'un roi brillant de gloire,
C'est aujourd'hui que, sans pâlir,
Il faut savoir vaincre ou mourir.
La mort ! La mort ! ou la victoire !
Du grand roi Salomon, intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants !**



Ci-dessus : Belfort la Saïesse, le plus vieux des compagnons charpentiers du Devoir de Liberté. Sa poitrine est ceinte d'un baudrier, sur lequel sont brodés les attributs de son grade dans son ordre de compagnonnage.



A gauche : Un aspect du chef-d'œuvre des compagnons charpentiers de la Villette. Ce chef-d'œuvre, dont on comprend les énormes difficultés techniques qu'il a fallu vaincre pour sa réalisation, est donné en exemple aux jeunes.

Des signes mystérieux sont dessinés sur les murs des salles où se réunissent les compagnons; le sens véritable de ces signes s'est lentement émoussé, et la plupart des compagnons l'ignore.



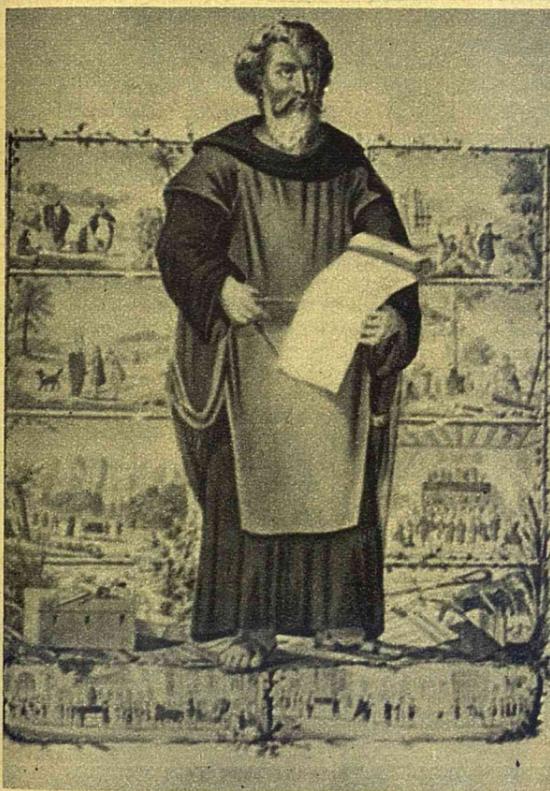
ONS du TOUR de FRANCE

DES RIVALITÉS

TRADITIONNELLES DES CHAPELLES,

A L'UNION DES OUVRIERS

Par **Jean CASSOU**



Chaque corporation à un « père », chez lequel on cherche à trouver le fondateur de la corporation. Voici le père Soubise, père des compagnons de la Villette.

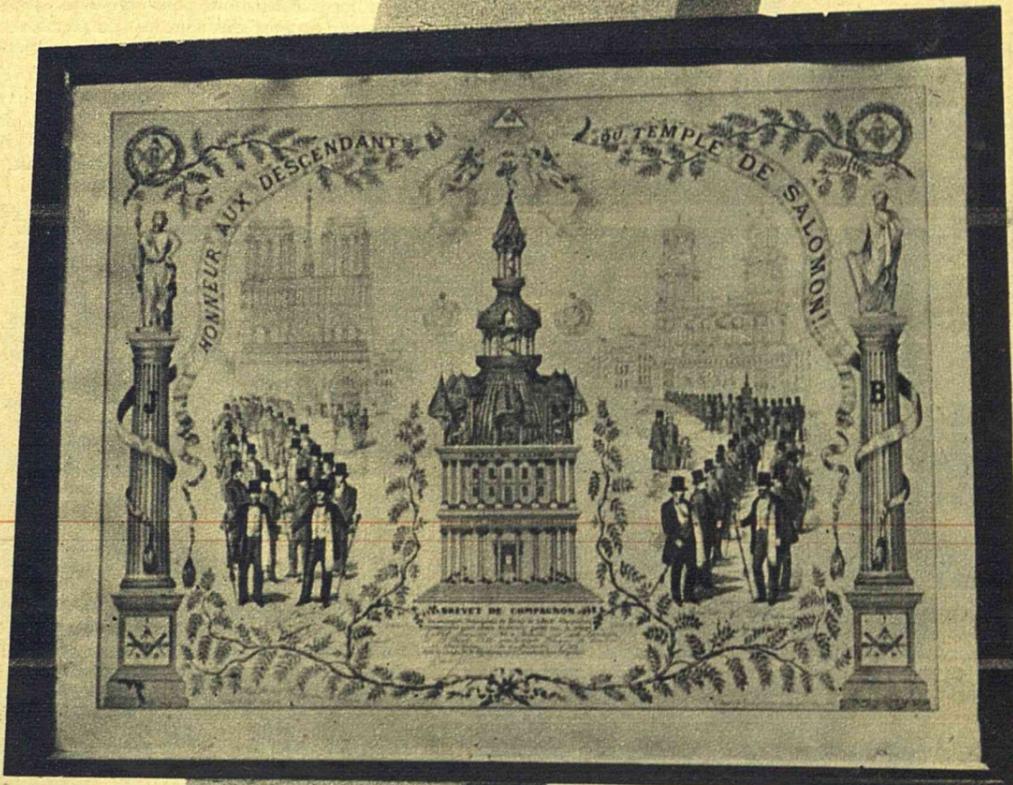
Il est clair que tant qu'ils seront occupés à ces rivalités historiques, les compagnons ne connaîtront pas leurs véritables ennemis. Des réformateurs vont entreprendre de les leur signaler et d'appeler les compagnons à l'union. En 1840, Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, compagnon menuisier, publie son fameux petit livre sur le **Compagnonnage** qui révèle au public les mœurs et les lois des compagnons, en même temps qu'il en sera le chant du cygne. Car en disant ce qui est, Agricol Perdiguier dit ce qui ne doit plus être, dénonce la barbarie et la superstition et, entre deux leçons de géométrie élémentaire, invite ses **pays** à oublier leur point d'honneur ridicule et à honorer, au contraire, le travail et le métier en fraternisant tous ensemble. Une tâche nouvelle se substitue au code archaïque. « Je m'adresse à vous tous, ô ouvriers de la France et du monde entier. Comment pouvons-nous élever la voix contre ceux qui nous oppriment, si nous sommes nous-mêmes les oppresseurs de nos frères ? »

Certes, Perdiguier ne se fait aucune illusion sur l'aide que les pouvoirs établis pourraient lui apporter en cette occurrence. C'est aux ouvriers à se tirer d'affaire eux-mêmes, à mettre fin à leurs rivalités et à comprendre enfin la nécessité de l'union. Car les gouvernements auraient pu intervenir dans les désaccords ouvriers: mais ils s'en sont bien gardés et s'en garderont. « N'ont-ils pas trop souvent, comme on les en accuse, vu dans ces querelles quelque chose de bon et ne se sont-ils pas dit tout bas : « Si tous ces jeunes hommes si laborieux, si ardents, si belliqueux n'étaient plus préoccupés de rivalités mesquines, ils pénétreraient en esprit dans les combinaisons les plus hautes et les plus profondes; et tout cela ne nous serait peut-être pas avantageux, on pourrait nous demander des comptes difficiles à rendre, et à cause de toutes ces considérations puissantes, les compagnons font bien de se battre; laissons faire ». Et ils ont laissé faire ».

Tel est le raisonnement que le bon Avignonnais-la-Vertu prête aux « gouvernements », c'est-à-dire aux classes

dirigeantes, à la bourgeoisie, et les journaux bourgeois ne laissent pas de lui donner raison. Voici ce qu'il lit, non sans indignation, dans le *Messageur*: « Là où le vrai danger commence, c'est quand au lieu de s'adresser aux intérêts de l'ouvrier, on s'adresse à son amour-propre, quand on essaie de lui persuader qu'il est aussi intelligent que ceux à qui il obéit, et qu'il pourrait aussi bien que les plus habiles accomplir la tâche de conduire et de diriger. A ce moment, en effet, on fait disparaître la seule cause réelle et légitime de sa soumission et de son obéissance, qui, encore une fois, est l'infériorité intellectuelle ».

Ainsi parlaient autour de 1840 les journaux bourgeois. Il est bon, disaient-ils gravement, de laisser l'ouvrier dans l'ignorance, de l'empêcher de s'élever. Il est bon, par conséquent, de conserver des règles, selon lesquelles les ouvriers doivent se rosser entre eux sur les routes du tour de France. Règles vénérables, règles salutaires. Or, contre ces règles, Agricol Perdiguier va entreprendre une éloquente croisade. Aux chansons de guerre il substitue des chants de paix et d'union. Assez de sang! Finies, les cé-



A l'entrée dans leur ordre, les nouveaux compagnons se voient décerner un brevet. Voici le brevet d'un compagnon charpentier.



A gauche : Le jour de la fête des compagnons charpentiers, leur chef-d'œuvre est exposé dans la rue même, gardé par quelques compagnons, dont l'un porte le drapeau de la corporation.

Ci-dessous : Le « père » d'une corporation, le père Salomon. (Tableau exécuté à la main par un compagnon.)



rémonies burlesques et ces brimades odieuses auxquelles les compagnons soumettent les apprentis. D'autres ouvriers, Pierre Moreau, serrurier d'Auxerre, le corroyeur Achille François, le typographe Adolphe Boyer et le père des forgerons Gosset vont suivre ou même dépasser Perdiguier dans cette campagne pour « la réforme des abus du compagnonnage et l'amélioration du sort des travailleurs ». C'est là le titre du livre que publie Pierre Moreau en 1843. Enfin la même année, Flora Tristan publie l'Union Ouvrière.

Cette femme inspirée marque le moment crucial où le compagnonnage rituel et figé se transforme en action sociale. Avant Marx elle préconise l'union des prolétaires et élargit cette union à l'univers. Elle annonce l'Internationale. Marquée du double sceau romantique de la beauté et de l'infortune, la Paria, comme elle s'appelait elle-même, entreprend le tour de France selon l'itinéraire traditionnel: Auxerre, Dijon, Châlon, Saint-Etienne, Mâcon,

Lyon, Avignon, Marseille, Nîmes, Montpellier, Béziers, Carcassonne, Toulouse, Montauban, Agen, Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Angers, Saumur, Tours, Orléans. Son petit livre à la main, comme un évangile des temps futurs, elle va réunir les ouvriers, leur prêcher l'union et l'action; et même elle ne craint pas d'affronter les patrons, de solliciter leurs cotisations pour son livre et de chercher à les intéresser au sort des salariés. La plupart comprennent de quoi il retourne et s'écrient qu'ils ne tiennent nullement à se donner « des verges pour se fouetter ! »

Mais les obstacles ne découragent pas la Paria. Ses aventures de femme, l'expérience d'un destin vagabond qui l'a obligée autrefois à poursuivre sa chance et quêter un peu de pitié à travers les mers, jusqu'à cet obscur Pérou d'où elle tire ses origines, tout cela l'aide à supporter les mêmes humiliations dans les courses qu'elle entreprend non plus pour elle mais pour ses frères ouvriers. Elle ne devait pas achever son pèlerinage. La fatigue, la maladie, l'usure de la flamme intérieure l'arrêterent à Bordeaux. C'est là qu'elle mourut, entre les bras d'amis saint-simoniens. A son enterrement quatre ouvriers encadraient le cercueil: un menuisier, un tailleur, un ferblantier et un serrurier. Et une souscription d'ouvriers permit d'élever sur sa tombe un monument qui fut inauguré un dimanche d'octobre 48. A cette cérémonie, le compagnon tonnelier Vigier lut un poème dont chaque strophe, répondant au vœu brûlant et obstiné de cette femme extraordinaire, commençait par ces mots: « Oui, nous nous unissons... »

La promesse a été tenue. La classe ouvrière s'est unie par des voies différentes de celles du compagnonnage. Les luttes sociales, les révolutions l'ont amenée à créer les sociétés mutuelles et fraternelles et peu à peu à trouver sa conscience et sa force dans les partis politiques prolétaires et dans ce puissant mouvement qu'est le Syndicalisme. Cependant le compagnonnage ne s'est pas entièrement fondu dans ces organisations nouvelles; il a subsisté. Il existe aujourd'hui une Fédération intercompagnonnique qui compte plusieurs milliers d'adhérents. Sait-on

A gauche : Beaucoup de corporations ont leurs groupes de compagnons. Voici un jeune et joyeux groupe de compagnons boulangers à la fête des boulangers.

que le pont de bois de la place de l'Alma, une des créations les plus curieuses et les plus hardies de l'Exposition de 1937 et, au dire des techniciens, un véritable chef-d'œuvre et une merveille d'appareillage, a été entièrement construit par des compagnons venus des quatre coins de la France? A Paris, les deux principaux centres compagnonniques sont la Villette et le quartier Mabillon.

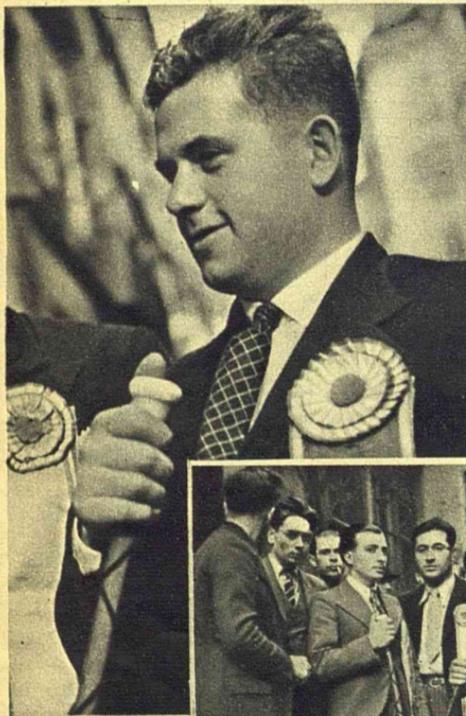
Dans un petit bistrot de ce dernier quartier, un compagnon maréchal-ferrant m'explique les raisons du compagnonnage. C'est un solide garçon brun, aux cheveux bouclés et qui porte à l'oreille l'anneau traditionnel. Son profil énergique et pur, son maintien, je ne sais quelle noblesse populaire, qui est en lui et jusqu'à certains détails tels que les pattes devant les oreilles évoquent certains types d'ouvriers qu'on voit aux gravures de l'époque héroïque 1830-1848. Mais si une sorte de pureté physique s'est ainsi conservée chez ce compagnon d'aujourd'hui, il n'en parle pas moins un langage tout moderne. Car son affiliation à un devoir n'est pas exclusive pour lui de l'action politique et syndicale. En même temps il est membre d'un parti ouvrier, et syndiqué. Et il m'assure qu'il en est ainsi du plus grand nombre des compagnons. Pour eux le compagnonnage garde sa place à côté des autres activités de la lutte ouvrière. Il satisfait sans doute certains besoins de fraternité familiale et de confiance secrète. Mais les compagnons savent qu'il ne pourrait plus suffire à les aider dans leurs revendications politiques et sociales.

La mère des compagnons passants, charpentiers du devoir, rite de Soubise, occupe depuis la fin du XVIII^e siècle, le même local de la Villette. Le patron de ce café est un compagnon, et, ce qui est rare, sa femme aussi est initiée. Le compagnon de province venu à Paris, au cours de son tour de France, trouve là, selon l'usage, chambre prête et table mise. Au premier étage je suis admis à pénétrer dans la grande salle où, la journée finie les compagnons peuvent étudier, grâce aux petits modèles suspendus au mur, un problème de charpente ou feuilleter les manuels de géométrie et de trait. Là le jeune demande conseil à l'ancien, sous l'œil du père Soubise qu'auréole, sur cette charmante vieille estampe, la devise: **Hommage au travail, mépris à la paresse. Le travail et l'honneur voilà notre richesse.** Telle autre estampe reproduit de célèbres chefs-d'œuvre, entre autres le « Berryer », qui fut offert au fameux avocat, lorsqu'il prit la défense des compagnons. Des photographies jaunies montrent de plus récents chefs-d'œuvre, issus des mains de compagnons devenus les « meilleurs ouvriers de France ». Car c'est dans ces concours, c'est dans toute la réglementation de l'enseignement technique et de l'enseignement professionnel que s'absorbe aujourd'hui l'activité compagnonnique. Pas tout entière, cependant, puisqu'elle garde ses rites et ses mystères.

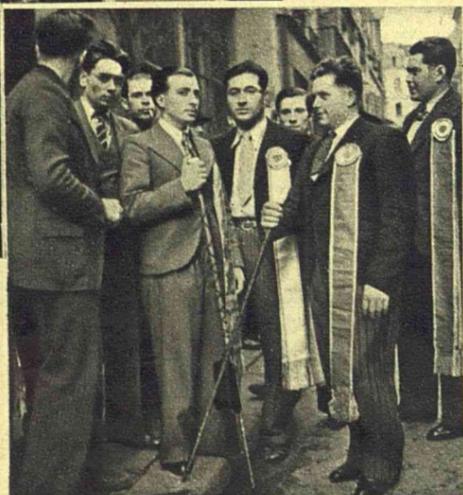
Le compagnonnage répugne à se fondre intégralement dans la vie ouvrière moderne, officiellement reconnue ou militante. Il conserve jalousement sa physionomie historique, ses titres de noblesse. Ici comme à Mabillon, je crois comprendre que le compagnon peut, dans son parti et dans son syndicat, vivre sa vie d'ouvrier moderne qui a clairement pris conscience des exigences et des nécessités de la lutte de classes. Mais il tient aussi à ses bannières, à ses rubans, à ses signes et à ses secrets, à tout ce qui, par une sorte de nostalgie familière et obscure, lui rappelle l'atmosphère de fraternité dans laquelle ses aïeux commencèrent à s'unir et à s'entraider.

Jean CASSOU.

Les femmes sont admises chez les compagnons, et portent aussi des insignes appropriés à leurs grades.



A gauche : Les rites austères et mystérieux de leur ordre de compagnonnage n'imprègnent en aucune façon de mysticisme le visage des compagnons. Voici un jeune et solide boulanger souriant sympathiquement à la vie.





Le commandant Cipriano Mera avec ses deux fils, l'aîné Floréal et le second Sergio.
(Photo Simone Téry.)

UN GÉNÉRAL RÉPUBLICAIN et sa famille

Par Simone TERY

J'ai été rendre visite, du côté de G..., au commandant Méra, l'un des plus fameux chefs militaires de l'Espagne républicaine. Je suis partie de Madrid en auto avec sa femme et ses deux petits garçons.

— Il y a longtemps que tu as vu ton mari ? ai-je demandé à Térésa.

— Longtemps, je crois bien ! répondit-elle avec humeur. Plus de trois semaines. Je ne le vois plus jamais. Il était dimanche à Madrid et il n'est même pas venu nous voir !

— Ton mari commande un corps d'armée, comment veux-tu qu'il ait beaucoup de temps pour sa famille ?

Térésa me regarda avec indignation, porta son index sous son œil droit avec le geste qui signifie : « Mon œil ! » et se renferma dans un silence plein de dignité. Ça avait l'air d'une maîtresse femme, Térésa, avec son sweater défraîchi tendu sur sa robuste poitrine. Je tentai de reprendre la conversation.

— Qu'est-ce que tu fais toute la journée ?

— Qu'est-ce que je fais toute la journée ? répéta-t-elle. Et le travail de la maison, tu crois que ça n'est rien, avec deux gosses ? Et puis j'habite une maison si humide ! Ça suinte de partout. Tu crois que c'est facile à entretenir une maison comme ça ? Sans compter qu'il n'y a pas d'eau, il faut aller la chercher avec des seaux, ça vous rompt les bras.

Une maison sans eau courante pour la famille d'un militaire qui remplit les fonctions d'un général à plusieurs étoiles !

— Il y a longtemps que tu habites dans cette maison ?

— Neuf ans. C'est Cipriano qui l'a construite lui-même, du reste. J'ai appris plus tard — Térésa ne m'en a rien dit — que Méra, dont la solde est de 1.600 pesetas par mois, n'envoie que six cents pesetas chez lui, ce qu'il gagnait quand il était maçon, pour l'entretien de sa femme, de ses deux garçons, de son père et de sa mère. Le reste de sa solde, il le distribue. Il ne veut pas que la guerre lui rapporte.

Térésa s'était tue de nouveau, elle se tenait toute droite, les mains croisées. Je regardais ses beaux enfants, tout reluisants de propreté, qui s'intéressaient au paysage.

Térésa, soudain, saisit son petit dans ses bras et l'embrassa à pleine bouche. Elle s'était radoucie, elle me parlait maintenant de sa vie avec abandon.

— Il y a quatorze ans qu'on est mariés, Cipriano et moi, me dit-elle. Nous avons eu trois enfants, mais il y en a un qui est mort. Il aurait treize ans maintenant. On a eu une vie très dure parce que Cipriano était toujours en prison. *Madrecita mia!* On venait le chercher et puis, au bout de quelques mois, on le relâchait et puis on le reprenait, et comme ça tout le temps. Une fois même il a été condamné à mort à Saragosse pour avoir dirigé une grève. Heureusement on l'a grâcié et condamné à 90 ans de prison. Et après cela il y a eu une amnistie.

— Comment viviez-vous quand il était en prison ?

— Je lavais du linge, je faisais des ménages. Mais souvent je ne trouvais pas de travail, alors on partageait avec les parents de Cipriano ce qu'ils avaient. Souvent on mangeait très peu, d'autres fois plus... Qu'est-ce que tu veux... et comme ça la vie passait... Pauvre Cipriano, chaque fois qu'il allait en prison, je crois que je l'aimais encore plus... Oui, ça a fait beaucoup de sacrifices, mais je ne regrette rien. Et aujourd'hui je me sens bien récompensée, parce que je vois que Cipriano c'est un homme qui vaut.

Je l'ai visitée, la maison du grand capitaine, je l'ai visitée en cachette de Méra, la maison qu'il a construite de ses mains d'ouvrier. Comme tout est devenu clair, alors, la vie de Cipriano Méra, son caractère et toute la tragédie espagnole, et la certitude de la victoire ! L'auto avait roulé longtemps à travers les rues de la capitale, vers ce quartier de Tétouan, l'un des plus pauvres de la ville. Nous nous sommes engagés dans des chemins défoncés, les roues patinaient dans vingt centimètres de boue, le moteur renâclait, la voiture chaloupait. Il faisait nuit, nous allions à travers des terrains vagues, la lune brillait, toute ronde.

Enfin nous nous sommes arrêtés devant une maisonnette basse, sans étages, nous sommes entrés de plain pied dans la cuisine, étroite comme un couloir, avec un toit de lattes en pente où un homme de haute taille se serait cogné la tête. Le fond de la cuisine était occupé par un poêle primitif, en terre, couvert de carreaux de faïence, que Méra avait dû maçonner lui-même. Des bols, des poêles noires étaient accrochés à des clous.



Le commandant Méra, fils du peuple espagnol.
(Photo Simone Téry.)

Une botte de mouron pendait au plafond, près d'une cage où sautillait un moineau.

La mère de Cipriano Méra s'est avancée vers nous, si vieille, si petite, avec sa tête branlante entourée d'un linge noir, et puis son père avec sa brave figure, ses grosses mains. L. répondait avec des sourires parce qu'il était dur d'oreille et ne comprenait pas ce qu'on disait. La sœur de Méra était là aussi, un jeune cousin, un beau-frère, le bras entouré d'un pansement, un voisin.

Je ne sais pas comment nous pouvions tenir si nombreux dans un si petit espace. Nous étions tous serrés les uns contre les autres, sur des chaises basses et des escabeaux, devant ce peu de chaleur. Nous regardions mijoter dans une grande bassine le diner de la famille : des pommes de terre, des oignons et un chou-fleur dans un petit peu d'huile et d'eau.

— Un chou-fleur gros comme le poing, deux pesetas ! m'expliqua la mère de Méra en hochant la tête.

Mais nous étions bien contents d'être là ensemble, de parler de Cipriano.

— C'était un bon enfant, bien obéissant, me disait la vieille femme avec orgueil, et qui jamais n'a manqué de respect à ses parents !

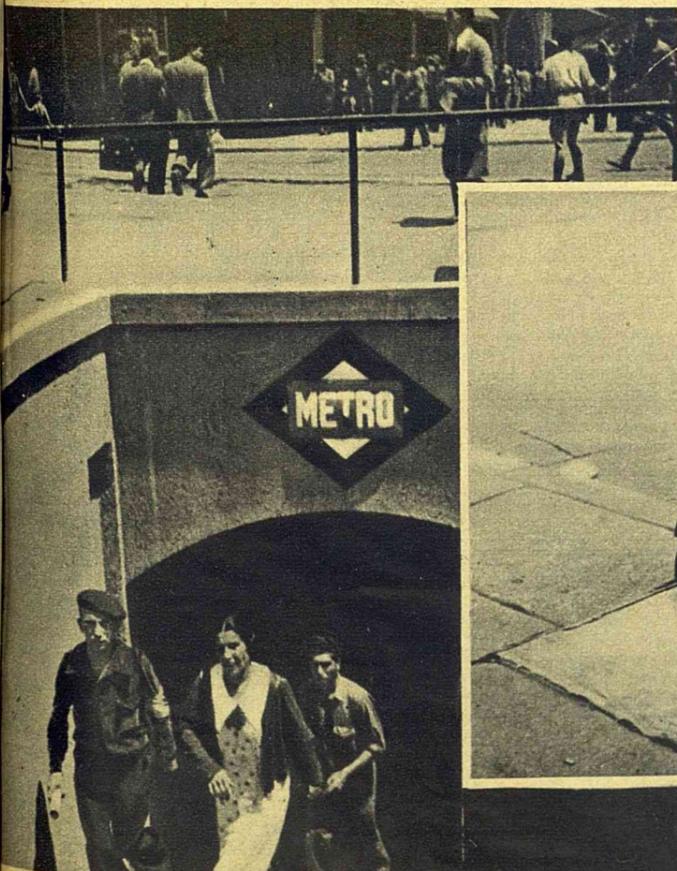
J'ai ensuite vu la chambre de Méra et de Térésa, si humble, meublée seulement d'un lit de fer et d'une petite armoire à glace. A côté il y avait un réduit sans fenêtres, avec un lit étroit. C'était la chambre des deux garçons.

J'ai vu aussi la « bibliothèque » de Méra, une étagère avec des livres sérieux sur les religions, les problèmes sociaux, « la substance universelle », des livres de Zola, de Mirbeau, de Gorki, de Kropotkine.

Sur le mur blanchi à la chaux, Térésa avait accroché la photo de Cipriano en grand uniforme, magnifique, dans un beau cadre. Cette photo c'était le seul luxe de ce pauvre logis, avec la propreté irréprochable.

Ils sont tous sortis dans la cour de terre battue pour nous faire leurs adieux. Et nous sommes repartis dans la nuit, sous la clarté froide de la lune, et la voiture tanguait dans la boue noire. Enfin nous avons rejoint les rues pavées où tintent les trams, les belles avenues. Mais en roulant dans le centre de la ville, derrière les hautes demeures des riches, je voyais maintenant les masures de Tétouan, tous ces quartiers noirs de Madrid.

C'est de là qu'a surgi Cipriano Méra, avec ses camarades aux mains calleuses, au cœur pur. Ils savent bien contre quoi ils se battent, eux qui depuis des générations n'ont connu que la misère, le froid, la prison, la faim. Enfin est venue la minute où ils ont pu se dresser de toute leur hauteur contre les ennemis du peuple. Et les autres n'ont pas passé.



Deux scènes de la rue à Madrid où, malgré la misère, l'inquiétude, la guerre, la vie continue. A gauche, une sortie du métro, et à droite, sur le trottoir une charmante petite vendeuse de citrons.
(Photos Carmen Bud.)

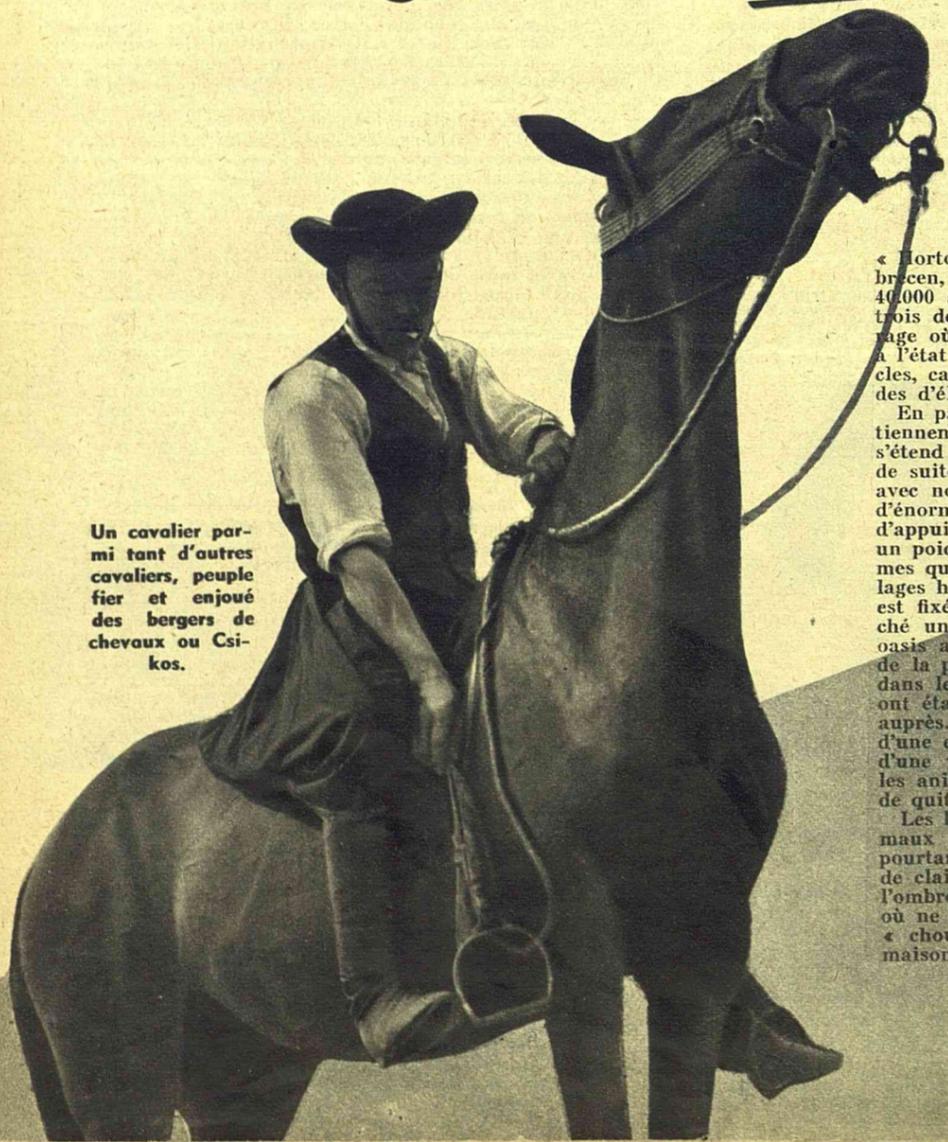
CAVALIERS et CHEVAUX



dans la paix

de la PUSZTA HONGROISE

Un cavalier parmi tant d'autres cavaliers, peuple fier et enjoué des bergers de chevaux ou Csikos.



Le nom de « puszta » éveille dans l'esprit des étrangers une grande plaine où paissent des chevaux, veillés par des cavaliers au type asiatique, portant de larges capes en peau de mouton.

La puszta hongroise est tout cela, mais bien autre chose encore. C'est une terre ornée de spectacles changeants et capricieux de la fée Morgane, pleine de mirages.

La puszta proprement dite s'appelle « Hortobagy »; elle est à proximité de la ville de Debrecen, deuxième ville de Hongrie. Elle couvre près de 40.000 arpents de terre et empiète sur le territoire de trois départements. Elle consiste en un immense pâturage où des troupes de bœufs et de chevaux vivent à l'état demi-sauvage exactement comme il y a des siècles, car rien n'a changé en ce qui concerne les méthodes d'élevage, sur cette terre.

En passant par le pont du Hortobagy, près duquel se tiennent des foires aux bestiaux, dont la renommée s'étend au delà des frontières du pays, on arrive tout de suite dans un monde à part, qui n'a aucun rapport avec notre civilisation. De bout en bout, on aperçoit d'énormes fourches de bois, fichées en terre, servant d'appui à une grosse branche mobile, qui ploie sous un poids invisible. Ce sont les puits de puszta, les mêmes que l'on retrouve encore dans la plupart des villages hongrois. A l'extrémité de la branche horizontale est fixée une chaîne ou une corde à laquelle est attaché un seau. Ces puits jouent le même rôle que les oasis au désert; autour d'eux se déroule toute la vie de la plaine. Les animaux viennent par milliers boire dans les auges disposées autour des pieux; quand ils ont éteint leur soif, las et satisfaits, ils se couchent auprès. Ils sont d'ailleurs surveillés par des chiens, d'une espèce particulière et rare, d'une intelligence et d'une vigilance extraordinaires. Chaque chien connaît les animaux à lui confiés, et gare à la bête qui essaie de quitter le troupeau !

Les bergers, eux, vivent toute l'année avec leurs animaux (à peine visitent-ils une fois par an la ville, pourtant toute proche); leur habitation est une sorte de claie construite en paille, servant à leur donner de l'ombre pendant les chaleurs, torrides sur cette plaine où ne pousse aucun arbre. Ils ne quittent jamais leur « chouba », vaste huppelande fourrée qui est leur maison. L'été, ils la retournent; la laine étant à l'ex-

térieur les protège de la chaleur; l'hiver au mauvais temps, elle leur offre un abri parfait.

Leur nourriture se compose de ragout de mouton, préparé dans de grands chaudrons, au-dessus d'un feu de bois; leur couvert se résume à une claie de bois, gardée parmi les tresses de la claie. Ils ne boivent d'ordinaire pas de vin; l'eau du puits est limpide et fraîche.

Les mœurs des habitants de la puszta sont celles de leurs ancêtres. C'est un peuple de cavaliers et enjoué, intelligent mais simple, entêté, mais prêt à s'élancer à cheval dans les immenses plaines de la puszta qu'à rester nonchalamment étendu sur la flûte pendant des heures. La paix dans la plaine donne l'ambiance appropriée à la vie des habitants.

C'est en grande partie à la puszta que l'on doit la richesse et la qualité de son cheval. A quelques années, les statistiques ont parlé de 200.000 bovins et de 200.000 moutons et porcs élevés à Hortobagy. Ces chiffres tendent cependant à baisser car le prix du bétail a fortement baissé ces dernières années.

Actuellement, la Hongrie, consciente de l'attraction que représente pour les touristes la visite de la puszta, a fait construire une ligne de chemin de fer local, de Debrecen jusqu'aux confins du Hortobagy. Le train, aussi poussif et lent soit-il, constitue pourtant un étrange contraste avec l'immobilité de la plaine; c'est comme l'irruption du monde nouveau dans ce tableau des siècles passés.

Les autochtones du Hortobagy accueillent d'ailleurs l'étranger avec des sentiments fort divers. Ils ne comprennent tout d'abord pas ce que le visiteur peut admirer dans leur plaine où « il n'y a rien à voir »;

Un temps de galop pour se dégourdir. Voici bel exemplaire des chevaux de la puszta dont la renommée a franchi la frontière hongroise.

VAUX



Dans la steppe immense de la plaine hongroise ou puszta, des chevaux à demi sauvages vivent en liberté. Les poulains galopent autour de leurs mères, dorment béatement au soleil, ou se roulent dans la poussière. Les puits avec leurs grands leviers de bois sont le point de réunion des troupeaux de chevaux et de bœufs et de leurs bergers.

immense HONGROISE

Photos STEINER - HEINIGER



Parmi les chevaux comme parmi les hommes, des amitiés. Voici trois amis aux belles têtes.

leur; l'hiver au mau-
abri parfait
e de ragout d'outon,
rons, au-dessus feu
ne à une cuiller bois,
claire. Ils ne bo d'or-
puits est l'impé frat-

ils sont en même temps flattés et fort heureux d'être ainsi à l'honneur.

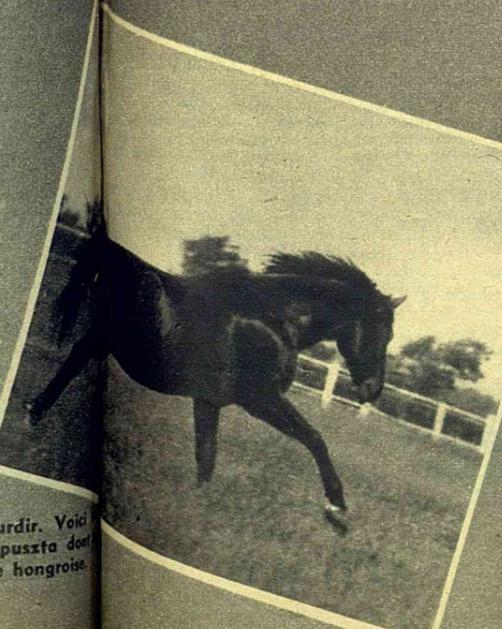
Il faut d'ailleurs savoir que, pour nous autres occidentaux, la puszta n'est pas toujours visitable. En automne, elle se transforme en un immense marécage, survolé par des légions d'oies sauvages; en plein été, par contre, on ne peut faire deux pas sans soulever un nuage de poussière.

Parfois on a la chance d'y arriver au moment où s'organisent les fêtes de la puszta; les parents et amis des bergers quittent la ville pour se joindre à eux en de grandes réjouissances. A cette occasion, les bergers revêtent un « chouba » de fête, richement brodé; les femmes aussi mettent leurs fichus bariolés, leur triple jupe très ample. Le soir, près de l'immense feu de bois, au son des flûtes et des accordéons, les ezardas se font entraînant et fougueses. Ce sont les seules distractions des bergers dans la monotonie de leur existence.

La puszta est sans aucun doute un des coins les plus curieux de notre continent; elle a su d'ailleurs inspirer des poètes et même des romanciers hongrois.

G. STREM.

Sous le ciel, beauté de la puszta, le berger garde ses chevaux. Il est vêtu de la chouba ou peau de mouton qu'il porte l'hiver du côté poil, et l'été du côté peau. La chouba aux longs poils protège à la fois de la pluie, du froid et de la chaleur.



gardir. Voici
puszta de
hongroise.



Suzanne VALADON

UN GRAND PEINTRE

Les ARTS

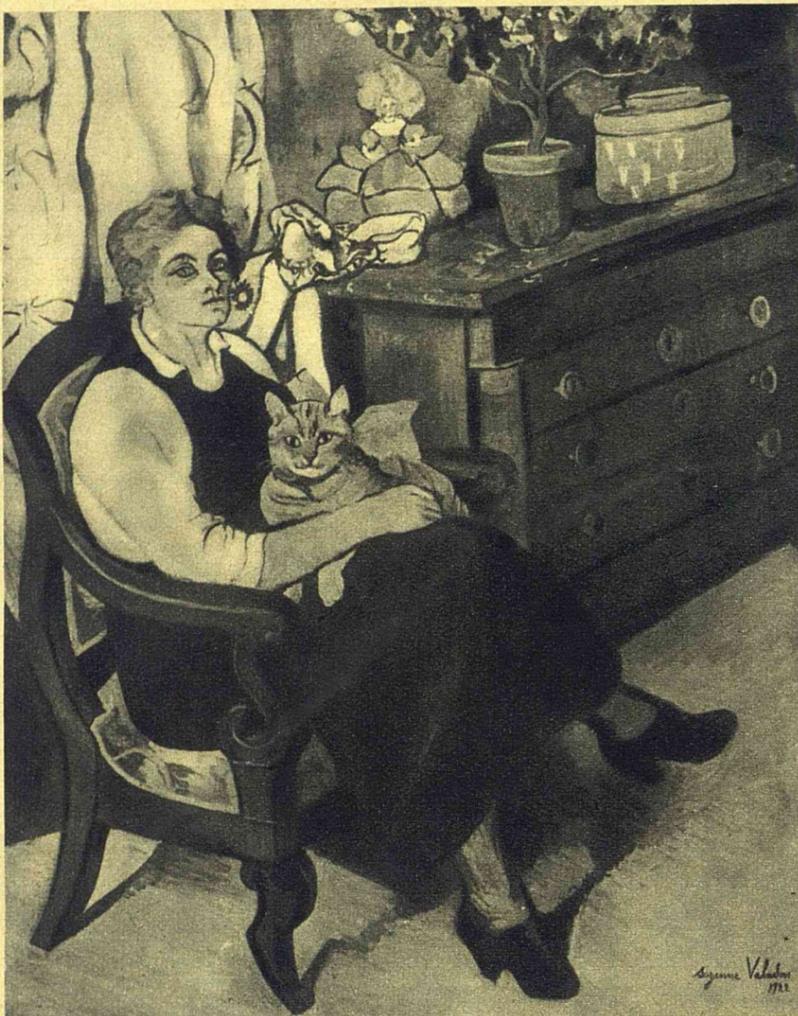
UN grand peintre vient de mourir, et ce peintre était une femme, Suzanne Valadon, que l'on appelait jadis « la petite Maria », à l'époque où elle avait dû quitter son métier d'acrobate foraine pour devenir modèle des grands maîtres. Degas, Renoir, Toulouse-Lautrec furent ainsi les premiers à la peindre et à l'encourager à peindre elle-même.

Le temps se chargera de prouver que son œuvre révèle la même grandeur que celles de ces trois gloires de l'art moderne.

La récente Exposition qui réunit à la Galerie Bernier ses principales toiles conçues entre 1908 et 1937 suffit à le prouver. Cent qualités éminemment picturales s'y font jour au travers desquelles perce, ardente et vive, une personnalité telle que Suzanne Valadon ne peut plus appartenir seulement à la peinture féminine, mais à l'Art, celui de tous les temps.

Enfant de la rue, son tempérament l'aura poussée à se refuser à toute concession mondaine, à toute conception conformiste. La haine des « pompiers », en est une des conséquences les plus immédiates.

Si son art dégage une impression de noble harmonie, de splendeur vivante, d'exaltation des joies quotidiennes, ce n'est pas au détriment d'une sincérité qui touchait parfois à la cruauté. Le



Une des œuvres les plus remarquables de Suzanne Valadon.

côté sensible de son écriture est une sorte d'inquisition, le choix de ses sujets marque chaque fois comme un défi, et de là sort une étrange volupté, totale et jamais maladroite, qui va de ses nus sans académisme à ses fleurs fraîchement coupées et plongées par brassées dans l'eau fraîche de cruches rustiques. Dans ses scènes d'intérieur la commode et le fauteuil provinciaux ont autant d'importance que le visage de leur propriétaire et dans ses compositions montrent des corps où le sang et les forces naturelles affluent comme la sève aux arbres qui les entourent.

C'est elle-même que Suzanne Valadon a fait naître de sa palette. C'est la femme généreuse, courageuse, amoureuse en diable, proche de toutes les choses humaines, passant du chevalot à la lessive, de la lessive à la passion pure. Peu de livres pourront mieux raconter sa vie que le font ses œuvres. Œuvres auxquelles le temps va donner une patine bienfaisante et auprès desquelles « tomberont » d'ici quelques années bien des gloires surfaites.

Elle est morte l'autre jour à 71 ans, à Montmartre, sa véritable patrie, loin de son fils Maurice Utrillo, qui s'était marié, à sa grande tristesse, voici deux ans, loin de son mari, qui l'avait presque abandonnée.

Pourtant, les célébrités de l'art contemporain étaient venues en foule à son enterrement, la couvrant des fleurs qu'elle aimait tant et qu'elle peignait si souvent.

YVES-BONNAT.

VOIR - LIRE - ENTENDRE

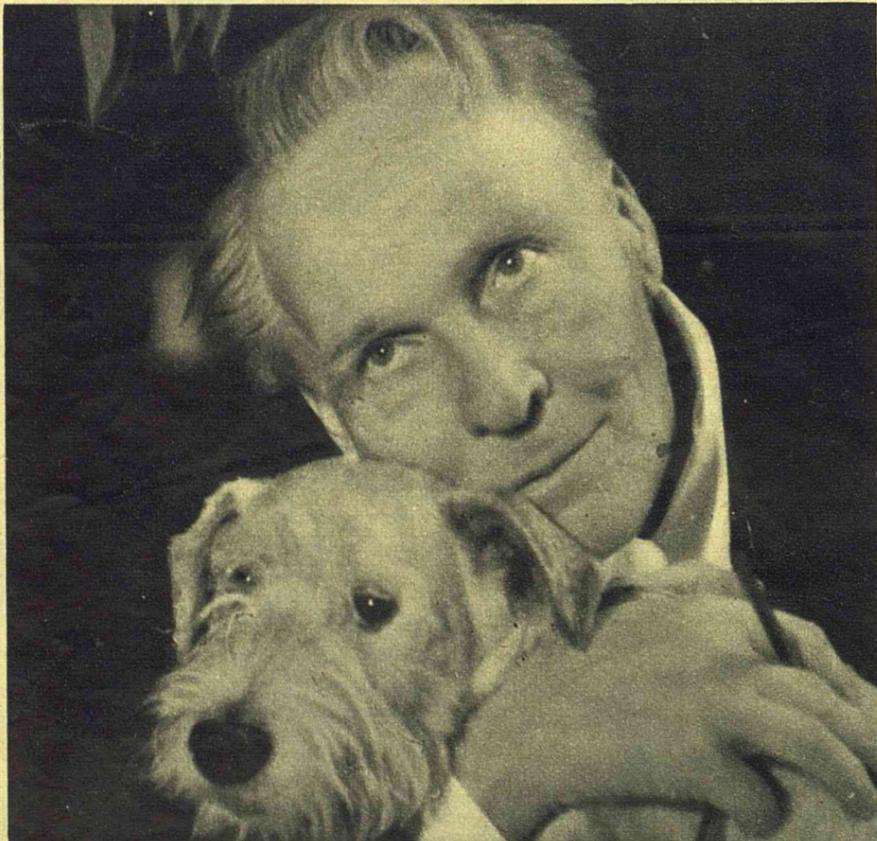
MORT DE CHALIAPINE

Un chanteur irremplaçable, un acteur de génie, Feodor Chaliapine, vient de mourir. Né à Kazan le 14 février 1875, il s'est éteint à Paris le 12 avril 1938.

Issu d'une famille très humble, successivement cordonnier, batelier, copiste et choriste dans une petite troupe de province, Chaliapine

en quelques étapes conquiert une renommée unique au monde.

Ses plus fameuses interprétations : Boris Godounov, Don Quichotte, Ivan le Terrible ont jeté l'émotion en des publics aussi innombrables que divers. Il était mondialement connu et sa mort prive la musique d'une de ses plus grandes gloires, jugées irremplaçables.



Un des derniers portraits du célèbre chanteur Chaliapine qui vient de mourir

LES LETTRES

◆ Le prix littéraire des Amis de la Pologne vient d'être attribué à Mlle Eve Curie pour le beau livre qu'elle a consacré à sa mère sous le titre : *Madame Curie*.

◆ Les E. S. I. publient le « Trèfle noir », qui est la suite du « Mystère du Serpent à plumes », le captivant roman d'aventures pour enfants, de R. Duchâteau.

◆ La pièce de François Mauriac : *Asmodée* vient de paraître en librairie (Grasset).

◆ Louis Jacob vient de réunir dans son livre : *Robespierre vu par ses contemporains* (A Colin) des documents inédits ou peu connus sur celui qu'on surnomma l'Incorruptible et qui joua un rôle de premier plan dans la Révolution française.

LE THEATRE

◆ A l'Odéon, les neuf tableaux du *Roi-Soleil*, de M. Saint-Georges de Bouhélier se déroulent de la cour du roi Jacques II d'Angleterre, à Londres, au palais de Versailles, dans la Galerie des Glaces, et dans le cabinet et la chambre du roi... qui vivait sous Molière. Ces différents décors ont été réalisés d'après les maquettes de M. Emile Bertin.

VARIETES

◆ La revue des Noctambules.
◆ Marianne Oswald, Edith Piaf et les Mangini, à l'A. B. C.
◆ Le nouveau programme de Medrano.
◆ Les attractions dans les cinémas.

COURRIER

◆ Marianne Oswald vient de faire une très brillante rentrée à l'A. B. C. Au même programme nous avons applaudi le jeune virtuose de l'harmonica Larry Adler, le tour de chant d'Edith Piaf toujours en progrès, l'exquise et pleine de talent chanteuse Reine Paulet, le chansonnier Robert Rocca, les Mangini, beaux et savants athlètes, les danseurs humoristiques Sonia Gansser et Marco, et les duettistes-dessinateurs Paul Graïl et Jac Alain.

◆ Saluons les premiers succès, mérités, de « la Grande Force », la nouvelle revue des Noctambules qu'ont signée Gabriello, Ferrary et L. Reynier. Gabriello s'y produit lui-même en Cupidon, en Tonia Navar et en danseuse hawaïenne, ce qui est, vu son humour et ses proportions naturelles, du plus haut comique. Gaby Sims et Dinah Gervyl prêtent leur grâce malicieuse à cette revue dont les interprètes sont, dans l'ensemble, excellents.

◆ Aux Bouffes Parisiens, une nouvelle opérette, « Rien qu'un baiser », dont nous reparlerons.

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 22 AU 28 AVRIL

SPECTACLES ET CONCERTS.

Vendredi 22. — A 21 h. aux « Variétés » : Revue de Dorin et St-Granier. — Pl. 8 à 12 fr. Loc. « Regards ».

Samedi 23. — A 17 h., au Th. Sar.-Bernh. : « Les Concerts Symphoniques du Peuple ». Pl. 5 à 10 fr.

Dimanche 24. — A 21 h., au Th. de l'Atelier : « Plutus ». Pl. 8 à 15 fr. Loc. « Regards ».

Judi 28 avril. — A 14 h. 45, au Th. Sar.-Bernh., par le Th. du Jeune Spectateur : « Les Contes d'Andersen ». Pl. 3 à 6 fr.

BALADES ET RANDONNEES.

Samedi 23. — Camping à Chanteloup (gare Andrézy). — Cyclistes, rendez-vous à 7 h., Porte Maillot (Luna-Park). Pédestres, rendez-vous à 13 h. 40, Gare St-Lazare (Mont aux Morts). Train à 14 h. 17. Billet : 10 fr. (Sortie de Camping et Culture, 29, r. d'Anjou).

(Voir sorties des Amis de la Nature)

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES.

Samedi 23 avril. — A 14 h. 15 : Le Laboratoire de Chimie-Physique de la Faculté des Sciences. — Visite guidée par un assistant du Laboratoire. — Rendez-vous : 11, rue Pierre-Curie-5^e, devant l'entrée du Laboratoire.

Dimanche 24 avril. — Visite du Centre de Loisirs, de Naturalisme et d'Herbertisme de « La Balastière », à Cergy (S.-et-Oise). — Rendez-vous : Paris (S.-Lazare, 9 h. 30 (salle des Pass-Perdus) : train, 9 h. 30 pour Eragy-Neuville (par Achères). Arrivée 10 h. 08. — Visite du Centre et jeux divers avec les membres du C. N. H. Pour participer aux jeux, se munir d'une tenue sportive et d'espadrilles. Déjeuner dans la propriété au Restaurant Végétarien du Centre (8 fr.) ou tiré des sacs. — (Prix du voyage : 11 francs).

Ces deux visites sont organisées par l'APAM, 29, rue d'Anjou.

(Voir suite page 181.)

Nul ne peut voir la Corse avec indifférence. Et l'on n'a guère à choisir, quand on fait connaissance avec cet étonnant pays, qu'entre une sympathie immédiate, enthousiaste et une stupéfaction vaguement sceptique.

On appelle la Corse « l'île de Beauté ». Avec raison, certes! Mais elle m'apparaît surtout comme une île aux miracles. Elle possède un pouvoir étrange de vous dépayser, de supplanter, brusquement vos habitudes et vos souvenirs. Après une journée en Corse, vous vous sentez plus libre, plus entreprenant, plus incertain aussi. Sans doute faut-il voir là l'effet habituel des îles, ces terres un peu irréelles où l'imagination, toujours, s'est plu à situer des mondes à sa mesure. Mais la Corse s'impose à nos sens encore plus qu'à nos rêves. Elle nous révèle des qualités nouvelles de la lumière. Ses lueurs fauves et âcres s'abattent sur nous comme de lourdes vagues et nous grisent plus encore qu'ils ne nous éblouissent. Car le charme de la lumière corse agit comme un parfum. Quand vous pénétrez dans le maquis, vous reconnaissez, dans l'arôme tenace des cistes, des lentisques et des bruyères géantes la même force qui vous saisit à votre arrivée dans un désert de rocaïlle et de sable. La rumeur sourde d'un village qui s'éveille au labour

plages herbeuses et plates; et les collines empourprées de bruyères; et les pentes d'herbes soyeuses...

Si vous avez le temps de séjourner, vous verrez que les CorSES valent infiniment mieux que leur trop romanesque réputation. Ils sont discrets, familiers, prompts à vous donner leur amitié, toujours disposés à vous distraire. Est-il besoin de dire qu'ils vous amuseront souvent sans le vouloir: ils ont leurs histoires de maquis qui valent bien celles de la Canebière, ils ont leurs héros de toutes envergures, et surtout, ils ont leur Napoléon...

Si les paysages se succèdent vite, ils sont prêts à se laisser pénétrer également vite. Pour peu que vous soyez disponibles, vous vous acclimateriez à la Corse sans effort. En une semaine, vous pourriez atteindre, dans l'intimité des choses, des animaux et des hommes, à une surprenante profondeur.

Il est infiniment rassurant de se rappeler que ce miracle est à portée de la main. Les transports sur la Corse sont rapides. Vous vous endormez à Marseille ou à Nice, dans un bateau qui est un vrai bateau, et vous vous réveillez le lendemain à Calvi ou à Ajaccio. Les autocars sont nombreux, suffisamment rapides et confortables. Si vous avez bon caractère et si votre machine supporte bien les cahots, vous pourriez même vous risquer sur les routes corSES dont la moitié seulement sont normalement carrossables; il vaut mieux le savoir d'avance. Pas de bicyclettes!



La radio dans le monde

SAVEZ-VOUS combien il y avait de récepteurs de T. S. F. en Europe fin septembre 1937? 31.444.462, contre 27 millions 714.425 au 31 décembre 1936. Il s'agit d'une statistique de l'Office International de Radio-Diffusion qui siège à Genève. On se doute bien que ces chiffres officiels sont au-dessous de la vérité, car innombrables sont les appareils à galène ou les récepteurs construits par les bricoleurs. Rappelons que, pour sa part, la France compte 4.302.423 postes déclarés et indiquons que les pays européens où les auditeurs sont les plus nombreux sont l'Allemagne (9.087.454) et l'Angleterre (8.479.500). Plus que de longs articles, ces chiffres montrent l'importance prise par la radio dans le monde moderne... et la nécessité, en ce qui nous concerne, nous, Français, d'avoir une politique des ondes intelligente. N'oublions pas que la radio est, comme la langue d'Esopo, la meilleure ou la pire des choses, selon l'usage que l'on en fait.

- ◆ Passionnantes, ces histoires de Nostradamus que Jean Grimod nous a contées dans son quart d'heure historique de Radio-Cité. Mais le fameux astrologue rédigeait ses prédictions dans un style si équivoque qu'on peut leur faire dire ce qu'on veut. Nostradamus est le véritable inventeur des motions nègre-blanc.
- ◆ Un auditeur sur dix danse en écoutant la musique. C'est du moins ce qu'il ressort d'une enquête faite par un journal anglais.
- ◆ La radio va-t-elle être rattachée au Ministère de l'Economie Nationale? Il en est, paraît-il, question. Mais pourquoi pas, tout de suite, un Ministère de la Radio?
- ◆ Radio-Lyon — le poste de M. Pierre Laval — a voulu, lui aussi, avoir son Radio-Crochet. Mais les amateurs doivent être âgés de 5 à 11 ans. Excellent moyen de développer le cabotinisme chez les gosses!
- ◆ « Allo! Ici, Radio-Napoléon... » Une blague? Non. Il paraît que les Italiens songeraient à créer un tel poste. M. Mussolini, décidément, travaille de plus en plus du petit chapeau.
- ◆ Géo Charley « vautellise » tant qu'il peut sa chanson: « Ce n'est pas le moment », que les auditeurs du quart d'heure des chansonniers du Poste Parisien ont pu entendre l'autre dimanche, est une véritable ordure. M. Charley croit spirituel d'injurier les républicains espagnols coupables de défendre leur patrie contre l'envahisseur étranger. Cet histrion oublie que les auditeurs français ne sont pas tous fascistes. Drôle de publicité en tous cas, pour la Maison Cinzano, qui patronne l'émission. Un chansonnier à boycotter!
- ◆ Quelle idée a eue le Poste Parisien de retransmettre **La Dame de Vitte!** L'avertissement d'André Allehaut qu'il s'agissait d'un vaudeville plutôt lesté, n'excuse pas du tout ce poste d'avoir pris cette regrettable initiative. Quand on pense que Radio-200 familles avait fait interdire une pièce de Maurice Rostand sous le fallacieux prétexte qu'elle pouvait choquer les sentiments familiaux des auditeurs du Nord, on se demande pourquoi cette association des auditeurs n'a pas protesté auprès du Poste Parisien. Il est vrai que celui-ci passe, à tort ou à raison, pour être réactionnaire. Alors, dame...
- ◆ Un petit scandale, l'autre soir, lors de la retransmission du tirage de la Loterie nationale depuis le cirque de Rouen. Pendant près d'une heure, des orateurs assurément... éthyliés, débitèrent des inepties. Et pendant ce temps-là, des milliers d'auditeurs attendirent les premiers chiffres du tirage. Il est vrai que cela se passait dans un cirque et après de copieuses agapes. Mais ce n'est pas une excuse. Le micro n'est pas un vomitorium.
- ◆ Nouvel exemple de la non-intervention, telle que l'entendent les Italiens: le poste de Rome I donne tous les soirs, pendant près d'une heure, une émission de propagande franquiste. Ainsi les nombreux auditeurs étrangers qui prennent Rome dans l'espoir d'entendre de la belle musique, sont touchés par cette propagande. Ajoutons que cette émission est camouflée sous l'indicateur de « Radio-Verdad ».
- ◆ Radio 37 se lance. Il a envoyé deux excellents reporters en Espagne. Bien entendu, selon la méthode de la « Chèvre et du Chou », chère à « Paris-Soir » — propriétaire de la station — l'un de ces reporters (M. Michel Ferry), est allé chez Franco, l'autre (M. Jacques Klein), à Barcelone. Une fois de plus, avec l'autorisation de ses conseillers allemands et italiens, Franco déclare ne nourrir, à l'endroit de la France, que des intentions bienveillantes. Le bon apôtre! De ces protestations d'« amitié », on sait ce que vaut l'aune. Les interviews recueillies par M. Jacques Klein et ses impressions personnelles nous montrent que la volonté de résistance est plus forte que jamais chez les républicains. Mais au lieu d'expédier en Espagne des reporters, on ferait mieux d'y envoyer du matériel de guerre.
- ◆ **Dormez-vous?** la charmante comédie de Pierre Scize, créée à Nice, puis reprise à Paris au Théâtre de la Renaissance, a été retransmise. C'est une œuvre fraîche, optimiste et pleine de poésie. Le dialogue est vif, tendre, mordant. **Dormez-vous?** aura tenu éveillé bien des auditeurs, vendredi soir.
- ◆ Vendredi 22 avril, à 15 h. 30, **Art et Travail** présente **Papassier s'en va-t-en guerre**, trois actes de Laurent Doillet.

La CORSE

ILE aux MIRACLES



A travers les branches des arbres, au flanc de la montagne corse apparaît presque irréel le village d'Orta.

quotidien, de même que le tintamarre exaspéré d'une bourgade où descend la fraîcheur du soir, les chants des cigales, les romances et les rires, tous les cris et tous les murmures de la Corse vous enveloppent et vous hantent comme des parfums. Tout est lumière rousse, ardeur brûlée. Un grand parfum fauve: la vie intime de toute la Corse.

Dépayé, vous l'êtes aussi, chaque jour, d'une heure à l'autre, dans l'enceinte même du charme. Un voyage à travers la Corse vous jette brusquement de la montagne alpestre (le Monte Cinto à 2.710 mètres) à la côte africaine, du paisible vallon couvert de châtaigniers aux gouffres et aux vallées chaotiques de roches. Je n'essaierai pas ici de décrire; il me faudrait trop de pages. Je citerai simplement les rivages d'une Côte d'Azur plus voluptueuse et moins « parfaite » que l'autre, où les palmiers, les citronniers et les orangers ont l'air plus à leur aise; et les calanches vertigineuses; et les défilés sinistres aux parois de granit; et les falaises taillées dans de la terre qui semble sortir d'un brasier; et les longues

Les hôtels corSES passent pour les plus mauvais d'Europe. Cela n'est vrai que pour un peu plus de la moitié. Dans tous les centres de quelque importance, vous trouverez au moins un hôtel bon ou très bon, et à un prix raisonnable. Les campeurs, déjà très nombreux, considèrent la Corse comme un paradis: climat sans surprises, bon accueil, de l'eau presque partout. Seul l'approvisionnement constitue un problème quelquefois angoissant. Il faut partir bien équipé.

En tous cas, sachez que si vous allez en Corse, vous voudrez y revenir. Que vous soyez collectionneur de reliques, d'objets bizarres, de photos, ou simplement fidèles à votre joie, vous rencontrerez si souvent la nostalgie de l'île aux miracles que vous partirez un jour. Et vous retrouverez sans faute l'exaltation d'une lumière rajeunie, d'une sève plus vive et d'un parfum plus riche. La fière et dure Corse ne trahit pas les souvenirs.

Georges MAGNANE.

L'Auditeur X...

LES FILMS

RONFLEZ, MR BURNS

Un musicien sans scrupule atteint à la gloire en faisant passer pour siennes les chansons qu'invente, en dormant un provincial ahuri. Ce scénario est prétexte à diverses entrées comiques ou dansantes. Un de ces numéros est excellent, celui des nègres du sud qui dansent et chantent. Les Américains cachent les nègres comme une maladie honteuse, et pourtant, chaque fois qu'on laisse les noirs extérioriser, dans un film, le génie de leur race, tout le reste du spectacle paraît fade. Un bon élément de *Ronflez Mr Burns* est Mr Burns lui-même, un acteur qui incarne avec beaucoup d'impassible humour un paysan du sud américain. (Film américain avec Jack Oakie, Milton Berle, Bob Burns, etc.)

LE TOMBEAU HINDOU

C'est la suite et la fin du *Tigre du Bengale*. Le dialogue est toujours d'une insolente platitude, le scénario d'une aussi écœurante sottise. Les metteurs en scène bons aryens du cinéma goebbelsien doivent être choisis parmi les crétiens goitreux des hautes vallées bavaroises. Les quelques passages documentaires tournés aux Indes et qui sont insérés dans cette tartouillade ont quelquefois de l'intérêt. (Film allemand parlant français, de Richard Eichberg, avec Alice Field, Roger Duchesne, Paula Liery, etc.)

L'INCENDIE DE CHICAGO

San Francisco, film à grand spectacle, contenait, malgré un scénario d'une rare sottise, d'habiles scènes où était reconstitué le tremblement de terre qui anéantit la ville au début de ce siècle, et ces scènes firent le succès de cette œuvre. *L'incendie de Chicago* a été taillé sur le même patron que *San Francisco*, mais en utilisant un scénario infiniment plus supportable, bien qu'un peu languissant. La famille O'Leary n'a pas de chance avec les animaux. Au début du film un cheval a tué le père de famille. Au dénouement, une vache, d'un coup de pied, renverse une lanterne, incendie la grange familiale et du même coup tout Chicago. Il y a de belles images au cours du film. Par exemple, le paysage du début avec ses arbres noirs isolés dans une grande plaine, et, durant le « clou » final, des aspects d'incendie où se retrouvent le charme et l'habileté des gravures sur bois des environs de 1870. Si les foules ne sont pas maniées avec le suprême génie d'un Griffith, du moins plusieurs mouvements de confusion et de panique sont bien réussis. Alice Faye est vulgaire comme le demandait son rôle. Tyrone Power a du charme. (Film américain de Henri King avec Alice Faye, Don Ameche, Tyrone Power, etc.)

LA TRAGÉDIE IMPÉRIALE

La Russie d'avant-guerre, reconstituée à Billancourt, a fourni au cinéma français quelques-uns de ses plus mémorables navets. En ces mois de printemps, les films « russes » tombent comme des halberdes. Voici le quarantième « *Raspoutine* » du cinéma, réalisé par Mr Lherbier d'après le soixante dixième *Raspoutine* du Roman feuilleton. Il y aurait peut-être, après tout, un film à faire avec cette mélodramatique histoire, à condition d'y montrer le tzar et sa dame tels qu'ils étaient : bornés, superstitieux, cruels, bêtes et sans goût, ainsi qu'en témoigne leurs invraisemblables appartements de Tsarkoïe Sielo dignes d'un dentiste enrichi et qui a pris sa retraite à Romorantin. Pour M. Lherbier, la dynastie Romanof est quelque chose d'infiniment majestueux, Raspoutine et la tsarine étaient des grands amis de la paix, de la Russie et de l'humanité, et si l'empereur les avait écoutés... Pensez que si ce brave Raspoutine avait pu arriver une demi-heure plus tôt au bureau du télégraphe, il n'y aurait pas eu de guerre de 1914 ! Pour jouer cette intrigue de carton, on a utilisé des marionnettes. Rien qui soit vrai et humain dans cette œuvre interminable. Tout est convenu, superficiel, faux. Un mauvais film de plus à l'actif de feu Marcel Lherbier. (Film français de Marcel Lherbier.)

CINEMA



Une attitude de Katharine Hepburn dans « L'Impossible M. Bébé ».

AUTOCRITIQUE ET AUTODÉFENSE

« Un jeune lecteur », (dont j'aurais voulu connaître le nom et l'adresse), m'envoie une longue lettre qui, pour être critique, ne m'en a paru que plus intéressante. J'en cite ici les principaux passages : « Mettons en pratique le principe de l'autocritique. C'est un fidèle lecteur de votre rubrique qui vous écrit. »

« Voilà ! Tout d'abord il est « fort déplaisant », pour employer une expression que vous affectionnez, de trouver certains titres de films tantôt dans un peu, tantôt dans beaucoup, tantôt dans passionnement. C'est faire preuve d'un fâcheux manque de suite dans les idées, qui fait que les lecteurs ne savent plus à quoi s'en tenir. Ainsi, le 24 mars, « L'affaire Lafarge » est dans *Beaucoup*. Le 31 elle a baissé dans votre estime et prend place dans *Un peu*... Ensuite, pourquoi, dans vos critiques, donnez-vous souvent un résumé du scénario ? C'est non seulement inutile mais même « déplaisant » parce que si nous voyons le film par la suite l'action ne saurait nous captiver ni nous émouvoir, si nous savons que tout se termine pour le mieux. Cela ne peut vous empêcher de donner votre avis sur le scénario, bien au contraire... »

« Enfin, vous me permettez tout de même de m'étonner de voir mettre sur le même plan la banalité de Naples au baiser de feu (et j'aime Tino Rossi) qu'Alibi ou Carnet de Bal. Je note en outre une certaine inclinaison qui vous porte à discréditer les films américains au profit des films français. »

Si notre « jeune lecteur » pratique avec fougue non l'autocritique (qui veut dire critique de soi-même), mais la critique d'autrui, je crois, pour ma part, faire preuve d'autocritique en publiant sa lettre. Voici maintenant mon autodéfense.

C'est très consciemment, et sans aucun manque de suite dans les idées, que je fais passer d'une semaine à l'autre certains films de *Passionnement* à *Beaucoup* ou de *Beaucoup* dans un peu.

Si le 24 mars je plaçais « L'affaire Lafarge » dans « *Beaucoup* », c'est que l'œuvre de Pierre Chenal était, à coup sûr, l'un des meilleurs films de la semaine. Mais si, par la suite, et dans

le mois qui suit, je fais figurer l'affaire Lafarge dans *Un peu*, c'est que ce film est simplement l'un des bons films du mois.

N'en déplaise à mon « Jeune Lecteur », un critique, s'il veut être sincère et tenir compte non seulement de son propre avis, mais du jugement du public et des autres critiques, est forcément amené à donner une autre place à un film lorsqu'un mois ou qu'une année se sont écoulés, lorsqu'après avoir été le journaliste de l'actualité le critique tend à devenir, en quelque sorte, un historien du cinéma. Ainsi le journaliste donne-t-il aujourd'hui « 5 colonnes en une » à un fait politique que l'historien pourra ne pas retenir.

Dans *Passionnement*, je place les œuvres qui sont, à mon sens, une date dans l'histoire du cinéma. Dans *Beaucoup* je range des films au-dessus de la moyenne, pleins de talent, sinon de génie. Dans *Un peu*, enfin, je place (un peu pêle-mêle, je l'avoue, mais je ne puis multiplier à l'infini les catégories), les films simplement honorables, les tentatives un peu ratées et le travail bien fait, mais de série, en un mot tous les films qui, à mon sens, pourront intéresser ou distraire le spectateur, sinon le passionner. A mettre dans ce même sac Naples au baiser de feu, travail de série pas si désagréable, Carnet de bal, grand film commercial avec des parties brillantes et d'autres médiocres, Alibi, tentative ratée, film à la mode en retard de quinze ans sur la mode, desservi enfin, malgré certaines qualités formelles, par un scénario d'une rare bassesse.

Je continuerai, malgré mon « jeune lecteur », à raconter, en une courte phrase, les scénarios. Car j'estime qu'il faut donner au futur spectateur une idée de ce que contiennent les films. Je ne croirai jamais décevoir mes vieux lecteurs en leur apprenant qu'un film « finit bien », car ils savent que c'est une règle dans 99 % des cas.

Il me faudra pas mal de place pour répondre à la dernière critique, celle qui m'accuse de parti-pris en faveur des films français. Je demanderai à mon « jeune lecteur » d'attendre la fin de ma réponse jusqu'à une prochaine semaine.

Georges SADOUL.

AMOUR D'ESPIONNE

Un sombre histoire d'espionnage, une funèbre histoire de sosie. Dolorès Del Rio n'est pas désagréable à regarder, tandis que se déroule la plus ordinaire des mécaniques feuilletonnesques. On peut faire pire dans ce genre. Les réalisateurs de *Marthe Richard* l'ont prouvé. (Film américain de Grégory Ratoff, avec Dolorès del Rio et Georges Sanders.)

LE VOLEUR DE FEMMES

Si M. Pierre Frondaie est l'un des plus mauvais romanciers de ces cinquante dernières années, M. Abel Gance a, à tout prendre, produit des films qui ont fait époque dans l'histoire de notre cinéma. Mais ici Gance a réussi à se mettre au niveau de M. Frondaie. Dans un monde où l'académie coudoie les apaches, un aventurier qui aimait tant sa mère fait chanter une riche jeune femme jusqu'à ce que son mari, un digne industriel, foudroie la sombre canaille. Tous les acteurs (certains ont pourtant, d'autre part, du talent) sont exécrables, les décors sont grotesques, les dialogues sont plats comme une aile. Bref, *Voleur de femmes* serait un des plus beaux navets du cinéma français... s'il était français. Ce monstrueux légume est né sous les verrières des studios géants, élevés par le Duce dans la campagne romaine, pour régénérer le cinéma mondial. L'autarchie mussolinienne est priée de réserver ses navets pour la consommation intérieure. (Film italien parlant français d'Abel Gance, avec Jules Berry, Annie Ducaux, Saturnin Fabre, etc.)

MONSIEUR ZERO

Ce film policier vaut surtout par l'extrême naïveté de son scénario. Avec ses assassins mystères, ses cabinets de figures de cire, ses pots de fleur-attention, on croit revoir les couvertures illustrées des vieilles brochures qui racontaient, dans un style de complainte, les aventures aussi inimaginables que facilement imaginées du célèbre Nick Carter. (Film américain.)

LA BELLE ET LE FISC

Une jolie fille a des dettes et ses créanciers, pour lui faire épouser un milliardaire, montent une société de commande. C'avait déjà été le sujet d'une pièce du Palais-Royal, à cette différence que la jeune fille était en France remplacée par une « poule de luxe » (pour employer ce vocabulaire). Le mariage se fait et tout le monde est content. Il y a des moments divertissants dans ce film, comme par exemple le mariage en camion. (Film américain avec Ann Sothorn et Gene Raymond.)

PETIT COURRIER

- ◆ Delvaux (Nior). — Merci de votre bel article. Je le transmets au principal intéressé.
- ◆ Lecteur du Puy. — Votre lettre enthousiaste prouve, s'il en était besoin, que le peuple comprend et admire La Marseillaise, ce chef-d'œuvre boycotté par une certaine critique.
- ◆ Un jeune Lecteur. — J'aurais aimé avoir vos noms et adresse pour pouvoir vous répondre plus longuement, par lettre.

G. S.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

La joyeuse suicidée (satirique); Cette sacrée vérité (amusant); L'impossible Mr Bébé (comique); Orage (amour); La mort du Cygne (touchant); L'excentrique Ginger Ted (Charles Laughton); Ronflez Mr Burns (music-hall); L'incendie de Chicago (à grand spectacle); Naples au baiser de feu (agréable); Alibi (cherché); Mollenard (pas si mal).

BEAUCOUP

Pépé le Moko (bien fait); Un jour aux courses (Frères Marx); Le Puritain (prix Delluc); Le Roman de Marguerite Gautier (Garbo).

PASSIONNEMENT

La Marseillaise (un grand film); Terre d'Espagne (Joris Ivens); Pierre le Grand (historique); Le vandale (puissant); Rue sans issue (dramatique); Soupe aux Canards (Frères Marx).

PAS DU TOUT

Liberté, Neuf de Trèfle, Voleur de femmes, Légions d'honneur (grand-prix-du-cinéma français); Un de la légion, les Hommes sans nom, Tamara, la complaisante, Quadrille, Nuits de prince, Feu ! Double crime sur la ligne Maginot, Désolé, Monsieur Bégonia, Aïoha.

SPORTS

AU SPRINT...

AL. BROWN REMONTERA SUR LE RING

MERcredi dernier, dans la grande salle du vélodrome d'Hiver à Paris, avait lieu un grand match de boxe opposant notre petit compatriote Valentin Angelmann, champion du monde des poids coq, au redoutable boxeur noir Alfonso Brown.

Très supérieur en allonge, d'une vitesse et d'une vitalité étonnantes, Brown ne fut à aucun moment en difficulté. Il réduisit son adversaire à une prudente défensive. Et, lorsque Angelmann tenta d'en sortir, au 8^e round, en commettant d'ailleurs la faute de se découvrir quelque peu, Brown lui plaça un sec et terrible crochet du droit au menton. Foudroyé, le petit Angelmann resta sur les genoux jusqu'à 9. Il tenta de se relever, mais l'arbitre arrêta le combat qui était désormais devenu par trop inégal.

Bien entendu, à la suite de ce combat sensationnel, des bruits des plus invraisemblables circulent. Certains, qui savent toujours tout, clament à tous échos que Brown, désireux de partir « en beauté », va définitivement abandonner le ring. D'autres, non moins bien informés, affirment au contraire que dans moins d'un mois « la merveille de Panama » combattrà à nouveau.

Notre petit doit nous dit qu'il s'agit là de la préparation publicitaire du prochain match. Décidément, les méthodes ne changent guère...

L'INDEPENDANCE EST UNE BELLE CHOSE

On se souviendra sans doute que, durant plusieurs mois d'hiver, des champions comme Michard, Chaillot, Jézo, Lacquehay, Paillard, Auguste Wambst

réalité aux ordres du Vel' d'Hiv', déclaraient que « le façon dont les courses avaient été courues, leur paraissait sujette à caution ».

Et ils déclassèrent Chaillot, donnant la victoire à Girardin; et ils pénalisèrent tous les stayers de « l'écurie Degy », soit le gagnant Lacquehay et ses suivants A. Wambst, Terreau et Paillard.

Tous les coureurs firent appel à cette décision devant la commission sportive de P.U. V. F. Mais cette dernière, aussi peu indépendante que ses commissaires, a confirmé purement et simplement les pénalités infligées aux coureurs de Degy.

On savait déjà que l'U. V. F. était, comme on dit dans les milieux sportifs, « une vieille bique ». On saura maintenant quels intérêts masquaient son intransigeance.

Aux spectateurs et aux sportifs qui aiment la justice de faire entendre leur protestation...

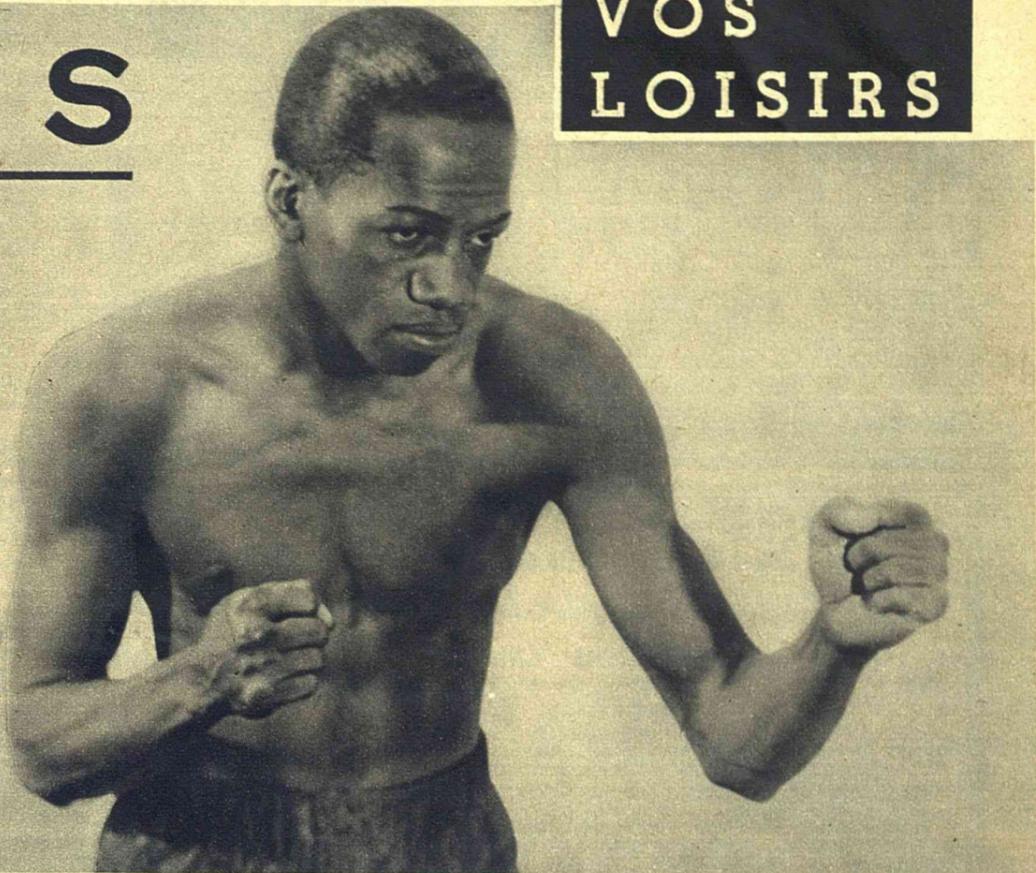
SUPPRESSION MALHEUREUSE !

Le nouveau ministère Dala-dier a réduit dans de notables proportions le nombre des portefeuilles distribués. Particulièrement, il a rayé de la liste tous les sous-secrétaires d'Etat.

On peut s'en féliciter pour certains postes dont la nécessité ne s'imposait vraiment pas.

Mais il y a malheureusement une suppression qui nous apparaît tout à fait inopportune : celle du sous-secrétariat d'Etat aux Sports et aux Loisirs.

En effet, on s'occupait déjà trop peu, dans notre pays, du mouvement sportif. Les crédits qu'on lui allouait étaient par



Al Brown, qui vient de remporter une victoire sur Angelmann au Vel' d'Hiv'.

Une nouveauté!

L'AISANCE EN LISANT
REGARDS !

À partir du 15 Avril
pour tout abonnement souscrit
ou renouvelé pour un an
REGARDS enverra

cinq participations
à la
Loterie Nationale

5 chances
de gagner
50.000 fr.

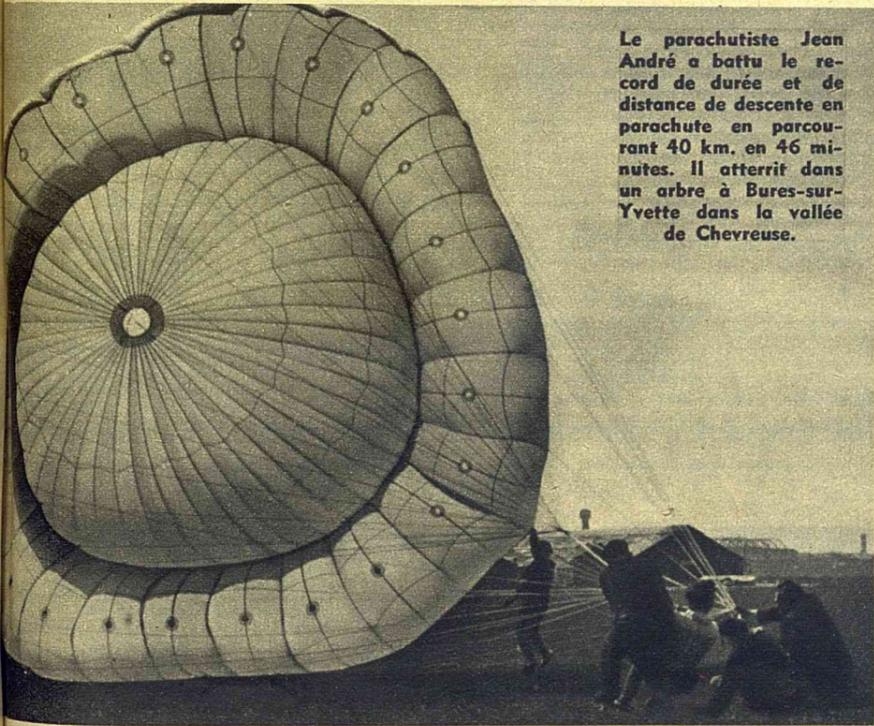
Le prix de l'abonnement annuel
pour la France est de 58 francs
joindre 1 franc pour frais de
correspondance

REGARDS

53, Rue de Chabrol,
PARIS (10^e)

Compte Chèque Postal 1715-54

Le parachutiste Jean André a battu le record de durée et de distance de descente en parachute en parcourant 40 km. en 46 minutes. Il atterrit dans un arbre à Bures-sur-Yvette dans la vallée de Chevreuse.



étaient restés sans contrat pour la seule et unique raison qu'ils avaient confié la défense de leurs intérêts à un brave homme comme M. Degy.

Le public ayant protesté, à la suite d'une campagne de presse à laquelle nous nous honorons d'avoir participé, les vélodromes furent contraints de signer malgré tout quelques engagements avec les coureurs susnommés.

Dès leur rentrée, Chaillot et Lacquehay gagnent.

Naturellement, la direction, vexée, n'a pas accepté ça sans rechigner. Et, là où le scandale devient éclatant, c'est que les commissaires des courses, désignés par l'Union Vélocipédique de France, mais en

trop infimes. Et encore faut-il noter qu'un département ministériel spécial avait pour seule mission de sauvegarder du mieux possible les intérêts légitimes de la jeunesse sportive de France.

Que sera-ce, à présent, s'il n'y a plus de ministre responsable ?

C'est pourquoi nous nous associons de tout cœur au vœu émis ces jours derniers par la Fédération Sportive et Gymnique du Travail, inquiète de la suppression du ministère des Sports et Loisirs et désireuse de voir cette lacune comblée au plus tôt.

Quel sportif français, actuellement, refuserait de joindre sa voix à cette instante sollicitation ?...

regards-tourisme

est à votre entière disposition pour tous renseignements concernant
les voyages, excursions, spectacles
et l'organisation de vos vacances
Dites-le à vos amis vous leur rendez service !

Venez nous voir ou écrivez-nous à
"Regards-Tourisme", 53, rue de Chabrol, Paris-X

CONNAISSEZ-VOUS LA PLUS BELLE LIBRAIRIE DE PARIS ?

Elle vient d'ouvrir ses portes

**CARREFOUR CHATEAUDUN
 44, RUE LE PELETIER - 9^e
 Trudaine 47-97**

TOUS LES OUVRAGES, AINSI QUE : Toute la documentation syndicale et juridique. Ouvrages techniques. Cartes et guides touristiques. Chansons et disques.

Ouverte de 9 h. à 19 h.

VIENT DE PARAITRE
 UN LIVRE SENSATIONNEL
F. FONTENAY
LA CAGOULE
 CONTRE
LA FRANCE
 Ses crimes
 Son organisation
 Ses chefs
 Ses inspirateurs
12 fr.
 Editions Sociales Internationales
 24, rue Racine, PARIS

JOURNEE NATIONALE DE L'ENFANCE MALHEUREUSE ORGANISEE PAR LE SECOURS POPULAIRE DE FRANCE

Répondant à l'une des préoccupations du généreux peuple de notre pays, le Secours Populaire de France vient de prendre l'initiative d'organiser, pour le dimanche 24 avril, une grande journée nationale de collectage en faveur des enfants malheureux et déshérités de la France et de l'Afrique du Nord, sous le contrôle du Conseil Supérieur de l'Enfance.

Apporter un peu de soleil dans les maisons d'éducation surveillée, un peu de pain à l'enfance musulmane affamée, un peu de bonheur aux petits enfants victimes de l'injustice du sort et des hommes, tels sont les objectifs simples, clairs et nobles de cette journée qui ralliera tous les cœurs généreux et pour laquelle se feront un devoir d'apporter leur appui moral et pratique, tous les groupements soucieux de la santé et du bel avenir de la jeunesse de France et des Colonies.

Un Comité de Patronage a été constitué comprenant les personnalités suivantes: Georges Buisson, Eliane Brault, Emile Bureau, Georges Cogniot, Alexis Danan, Hélène Gosset, Lahy-Holbecque, Suzanne Lacore, Georges Pitard, Maria Rabaté, Louis Rollin, Edith Thomas, et le professeur Henri Wallon.

Par le train

**75% DE
 RÉDUCTION**
 A PARTIR DE LA 3^e PERSONNE

AVEC UN BILLET
 DE
FAMILLE

RÉDUCTION DE 87.50 %
 POUR LES ENFANTS DE 4 A 10 ANS

★
 UNE CARTE peut être délivrée
 GRATUITEMENT à un membre de
 la famille pour lui permettre de voya-
 ger à DEMI-TARIF et autant de fois
 qu'il le désire, entre la gare de départ
 et le lieu de séjour de la famille.

SNCF

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Regards-Tourisme

LE PRINTEMPS SUR LA CÔTE D'AZUR
 ET DANS LA MONTAGNE
 ... UN ENCHANTEMENT !

NICE

Voyage de 7 jours	539 fr.
Voyage de 15 jours	829 fr.
Voyage de 20 jours	1.010 fr.

CHAMONIX

Voyage de 10 jours	794 fr.
Voyage de 17 jours	794 fr.
Week-end	296 fr.

FONT-ROMEU

Week-end	375 fr.
----------	---------

Tous les prix comprennent : le voyage aller et retour, le séjour complet (chambre, trois repas, boisson), le service, la taxe de séjour.

Tous renseignements et inscriptions à :
 « Regards-Tourisme », 53, rue de Chabrol, Paris (10^e).



Six enfants espagnols, dont le père combat sur le front républicain, et dont la mère est morte de privations, sont hébergés par un de nos camarades du 17^e, soutenu dans son effort par des collectes de sympathisants.

VOIR - LIRE - ENTENDRE

(Suite de la page 14)

LE THEATRE

◆ Le Comité de Coordination des Loisirs vient de mettre au point les représentations de deux pièces de Mme Lartigaud : **Vaisseau fantôme** et **Grand Prix du Cinéma**, qui seront données dans des clubs de banlieue, dans une mise en scène de Lartigaud. Fernand René et Serge Grave en seront les principaux interprètes.

◆ La **Comédie Française** va monter prochainement une pièce de M. Pierre Lestringuez sur la Révolution de 1789. La mise en scène est confiée à Louis Jouvet. La musique sera de Darius Milhaud et Mary Marquet interprétera l'un des principaux rôles.

◆ Au Théâtre de la **Madeleine**, Mmes Gaby Morlay, Michèle Verly, Paulette Burguet, MM. Henri Rollan, Marcel Vallée, Boverio, Lurville, etc... sont les interprètes de la pièce de Julien Luchaire : « Une femme et un roi ».

◆ **Vendredi 29 avril 1938** à 21 heures, les **Amis de Soutes** présentent en séance privée, deux films soviétiques de grande classe : **Le Cuirassé Potemkine** et **Au loin une voile**. Salle Poissonnière, 7 fbg Poissonnière. On trouve des invitations au siège des Amis de Soutes, 45, av. Michel-Bizot, 12^e.

◆ **Les Ballets de la Jeunesse** qui viennent de s'installer au Théâtre des Ambassadeurs, méritent bien leur nom. Tous ou presque tous ces danseurs sympathiques n'ont pas encore atteint leur majorité. Longue et heureuse vie à la vraie jeunesse de la danse.

LES DISQUES DE LA SEMAINE

Negro spirituals (chœurs à capella en anglais) par le **Hall Johnston Negro Choir**. (Gramo. L. 1036, 1 disque 30 cm. à 30 fr.)
 L'admirable instinct musical et rythmique du noir, la spontanéité de ses émotions, la fraîcheur riche à un folklore dont la richesse et l'origi-

de sa sensibilité ont donné naissance, en Amérique continuent à nous surprendre. Ces « negro spirituals », nés sous le signe de l'esclavage et de la misère la plus épouvantable, expriment, sous les apparences formelles de cantiques religieux, tout ce que l'âme noire contient de sens païen et de nostalgie naturelle. Ils sont vraiment l'expression profonde de tout un peuple, qui, méprisé et relégué au rang d'animal ou de race inférieure, n'en possède pas moins la sens de la dignité et de l'espoir.

Le disque étonnant que vient de rééditer la « Voix de son Maître », nous présente un choix des plus beaux « negro spirituals ». Ce qui est mieux, c'est que cette fois l'exécution n'en a point été confiée à un seul artiste brochant trop souvent d'une manière factice sur le thème, mais à ces admirables chœurs de la troupe noire de **Hall Johnston** que le film « Verts Pâturages » nous avait fait connaître. Ainsi sont réalisées les conditions et l'atmosphère dans lesquelles ces « cantiques noirs » étaient exécutés primitivement.

On ne peut, sans une profonde émotion, écouter les deux faces de ce disque qui doit, logiquement, prendre place dans toute discothèque complète.
Luc Decaunes.

LES EXPOSITIONS

Musée du Louvre. Pavillon de l'Horloge. La Peinture anglaise au 18^e et 19^e siècles. Turner, etc. (Tous les jours. Entrée 10 fr.)
Œuvres de Reynolds, Gainsborough, Lawrence, Musée de l'Orangerie. Quai des Tuileries.
Les Trésors de Reims. (Tous les jours de 10 heures à 18 heures. Entrée : 10 francs.)
Galerie Barreiro, 25, rue de Beaune.
Le Salon des imagiers. (Jusqu'au 26 avril.)
Jeanne Bucher-Myrbor, 3 ter, bd Montparnasse
 Toiles récentes de : Max Ernst, Marcoussis, Lurçat, Campigli, Gischia.

Les enfants espagnols hospitalisés dans la région de Montbéliard ont donné une fête charmante et fait applaudir leurs dons artistiques et leur grâce, mis au service de leurs frères qui souffrent en Espagne.



VII LES ANCÊTRES PRÉHISTORIQUES

Paul est stupéfait. Ainsi toute cette culture antique qu'il tente d'assimiler au lycée, pour et contre laquelle il combat, au nom de laquelle parlent les professeurs comme au nom de l'apogée artistique de l'esprit humain, ce serait la décadence d'une décadence. Non, ce n'est pas possible. L'humanité suit une marche en zig-zags. En tous cas, ces Grecs, ces Romains seraient, comme dit l'abbé, « d'avant-hier » et ce qui pèse sur le cerveau des hommes, leur hérédité vraie, celle qui parle par millénaires, c'est celle des chasseurs de mammouths, des mangeurs d'escargots, des tailleurs de silex... Sommes-nous donc si vieux ?

— Mais l'humanité primitive, dit Paul, c'est pourtant une humanité de sauvages ?

— Sans doute, nos ancêtres portaient-ils des plumes sur la tête comme nos élégantes, nos généraux et nos préfets, des colliers comme les rois et les commandeurs de la Légion d'honneur, des peaux de bêtes comme nos modernes chauffeurs d'automobiles, et se barbouillaient-ils de rouge comme nos acteurs. Mais s'il est vrai que leurs mœurs devaient être assez rudes comme le sont encore, crois-le, celles de nos paysans, ils sculptaient de merveilleuses statuettes d'ivoire, ils gravaient les parois de leurs grottes de dessins d'un réalisme frappant et ornaient leurs armes de bois de renne de gravures et de bas-reliefs que ne dépasse jamais Praxitèle en beauté.

L'abbé fouille précipitamment dans la poche de sa soutane et en retire un petit livre abondamment illustré où sont reproduits des rennes peints, des bisons gravés, des rhinocéros laineux, des mammouths, le superbe renne du Mas d'Azil et le cheval de Lourdes, des bâtons de commandement et des projecteurs d'ivoire ornés.

Paul et lui se sont arrêtés sous un noyer à l'ombrage odorant et frais.

— Quelles merveilles !

Paul savait qu'il existait un art préhistorique, mais il ne le savait pas si près de son cœur.

— Allons, allons vite, monsieur l'abbé, je sens que nous devons trouver de véritables trésors, là-haut.

On se hâte, les cailloux calcaires roulent sous les pieds. L'abbé respire bruyamment. Voici la grotte défendue par des ronces où l'on a tracé un chemin. Deux arceaux séparés par un pilier épais. Une table de pierre qui descend en pente douce dans une chambre où l'on peut tout juste se tenir debout.

— Voici la maison de l'ancêtre. Au fond, la vierge de Lourdes qu'aucun vandale n'a encore détruite, par bonheur... Là-haut, où je lance cette pierre, qui, tu l'entends, commence à redescendre, la chambre des fées...

» Le Plantaurel tout entier est percé de centaines de cavités de ce genre, les unes bouchées, les autres encore ouvertes ou à demi fermées et toutes ou presque toutes servent d'habitation aux bêtes d'abord, à l'homme ensuite... Certaines comme Niaux, comme le Tuc d'Audoubert sont de véritables musées de peinture aussi précieuses que ceux de Dordogne. D'autres, comme le Mas d'Azil, de véritables villes.

» Ne te hâte pas de manier la pioche, mon fils... Dans ces cendres remuées par l'homme tu ne trouverais qu'un vulgaire mélange de couches archéologiques néolithiques et asiliennes qui ne parleraient pas une langue pure à ton esprit.

» Prends cette lampe. Donne-moi cet outil. Entends comme sous les coups que je lui porte cette roche-ci sonne creux. C'est qu'elle n'est qu'une apparence de roche, une roche calcaire fabriquée par l'eau dans les plus récents millénaires, une croûte stalagmitique que je brise à coups répétés comme sous l'effort du pouce se brise le cachet de cire qui scelle un coffret. Et maintenant, je soulève le bloc, cet autre fragment, et je regarde... Regarde bien, mon fils.

* Voir Regards depuis le 17 février.

Sous les blocs qu'il peut enlever comme un couvercle pris dans une brèche calcaire surgit sous le faisceau de lumière de la lampe électrique la couche archéologique intacte. Débris d'or, charbons calcinés, éclats de silex, cendres, un magma puissant de vie interrompue.

On ouvre un tombeau et une civilisation morte apparaît embaumée, strictement conservée... Le dernier repas des derniers hommes de la préhistoire qui séjournèrent là; la table de l'aïeul, le foyer de l'ancêtre d'il y a vingt mille ans se livrent à Paul, émerveillé.

L'abbé regarde Paul et saisit sa main qu'il devine impatiente d'explorer le trésor qui s'offre...

— Sans doute, devrai-je, ainsi que fit son père à Jacques Tournebroche, lorsqu'il aperçut une salamandre dans le feu, te calotter rudement afin que tu te souviennes à jamais de cette minute, mon fils, mais je n'en ferai rien, persuadé que l'émotion dans laquelle je te vois plongé suffira à te passionner pour l'étude de cette civilisation de chasseurs de rennes et d'artistes.

Dans l'esprit de Paul une brusque lumière comme un éclair.

— Voilà donc, voilà donc pourquoi j'aime tant le tir et la pêche... C'est l'atavisme, comme dirait papa.

— Hé oui ! mon fils. Et voilà pourquoi de même ton père, si pacifique au demeurant, part à travers les montagnes dès l'aube un fusil sur le dos pour traquer des cailles inoffensives et de non moins inoffensifs lapins. C'est l'ancêtre qui parle en lui. L'ancêtre qui, pendant des centaines de millénaires peut-être, vécut de ce qu'il rapportait, poisson ou gibier, dans sa grotte, de ce qu'il avait péniblement arraché à la forêt ou au steppe hostile et glacé pour nourrir avec lui sa nichée, de ces bêtes qu'il prétendait en-

» S'il est vrai que ta vie est celle des néolithiques (à l'usage des outils de fer et de la poudre près), ton cerveau porte les vieilles empreintes du pouce qui bandait l'arc de boyau et lançait la pointe de pierre taillée. Car sans cela tu achèterais comme un quelconque Romain pansu ton poisson chez le poissonnier... Et encore, ce Romain pansu n'était-il pas sans attaches étroites avec son ancêtre tueur de bouquetins et de mammouths, s'il collectionnait les statuettes grecques d'argile ou de marbre... Car la collection est une chasse et dans le surnuméraire collectionneur de timbres-poste revit le chasseur de rennes sans qu'il s'en doute... Moi-même qui collectionne les pipes et les livres, moi qui pêche des vérons dans une carafe de verre, je me sens en ce moment profondément relié à cette dent, tiens à cette dent percée, la vois-tu, là, cette dent de cheval qui fit partie de quelque beau collier, collection de trophées d'un chasseur agile.

L'abbé gratte doucement de l'ongle la brèche assez friable qui entoure une incisive de cheval à la racine soigneusement aplatie et percée. Puis comme elle résiste, il gratte tout autour avec son couteau de poche. Paul, haletant, retient sa respiration... Enfin la pièce est dégagée et l'abbé la montre à Paul sur toutes ses faces. Paul s'en saisit, la caresse, admire sa belle patine chaude où semble encore vivre le contact de la peau sur laquelle elle se lissait en se balançant. L'abbé tire son chapeau, le pose par terre et met la dent au fond. Et la fouille commence.

— Cette partie de la grotte était déjà scellée par le stalagmite lorsque les magdaléniens vinrent y ha-

Enfance

UNE
ŒUVRE INÉDITE

de Paul VAILLANT-COUTURIER

voûter (!) par ses dessins magiques. Que sont les quelques millénaires de cultivateurs qui nous précéderent à côté de ces âges ? Ces âges profonds où l'homme vagabondait sur d'immenses terres de chasse dominant de haut les malheureuses plantations de blé, de bornes et de poteaux frontalières au milieu de quoi nous vivons !

» Ton amour de la chasse, de la pêche, des courses furieuses dans les bois et les vallées, ton sens du mystère peuplé d'invisible, des solitudes de nos montagnes, c'est à ceux-là que tu le dois...

biter précédant les aziliens et les néolithiques. Nous sommes ici à ce qu'il m'apparaît en présence d'une couche aurignacienne. Car cette pointe finement ciselée, ce silex taillé comme un bijou que tu es en train de dégager est manifestement du type des pointes de la gravette à dos abattu.

» D'après les squelettes découverts dans les gisements de cette époque, nous avons affaire à des hommes d'une taille moyenne beaucoup plus élevée que la nôtre et à capacité crânienne plus développée : les hommes dits de Crô Magnon.

— Étaient-ils anthropophages ? dit Paul, tout en fouillant.

— Rien ne permet de le supposer, bien que l'homme soit assez naturellement enclin à manger son semblable lorsqu'il ne trouve rien d'autre à se mettre sous la dent et que se nourrir du cadavre de l'ennemi qu'on a tué représente la fin la plus logique de la guerre...

Après deux heures de fouilles, Paul dut partir. On l'attendait pour dîner à la maison et ce fut l'abbé Clarac qui le lui rappela, car le temps avait passé vertigineusement. La récolte avait été bonne, une dizaine d'éclats ou d'outils de silex, une pointe de sagaie, deux dents percées et une pierre gravée s'alignaient sur le balcon de l'abbé. Paul lui fit promettre qu'il l'accompagnerait au Mas d'Azil à une vingtaine de kilomètres de là, dès la semaine suivante et qu'on y fouillerait...

Puis il sauta sur son cheval Banquo, un alezan tarbais cabochard et dégingandé, et rentra au galop à la maison buvant l'air de la vallée comme s'il avalait des siècles et des millénaires, avec des envies de pleurer devant la beauté éternelle du coucher de soleil, fou de joie d'avoir trouvé sa filiation lointaine et prêt à explorer et à prospecter toutes les grottes du Plantaurel.

(Voir suite page 22.)



Le tapis : les taches doivent s'enlever avec une solution d'ammoniaque, la dose d'ammoniaque ne doit pas être la même avec des coloris différents de tapis, il faut faire attention que la couleur ne s'abîme pas. Tous ces endroits détachés doivent ensuite être repassés avec une serviette propre sous le fer.



Faisons

COMME à la lueur du printemps notre logis nous paraît poussiéreux et sale ! Les carreaux ternes avec leurs sillons des pluies passées, le plafond et le mur noircis au-dessus du radiateur. Toutes les taches du parquet, les traces des doigts sur les portes apparaissent sous l'action du soleil, comme sur un papier photographique...

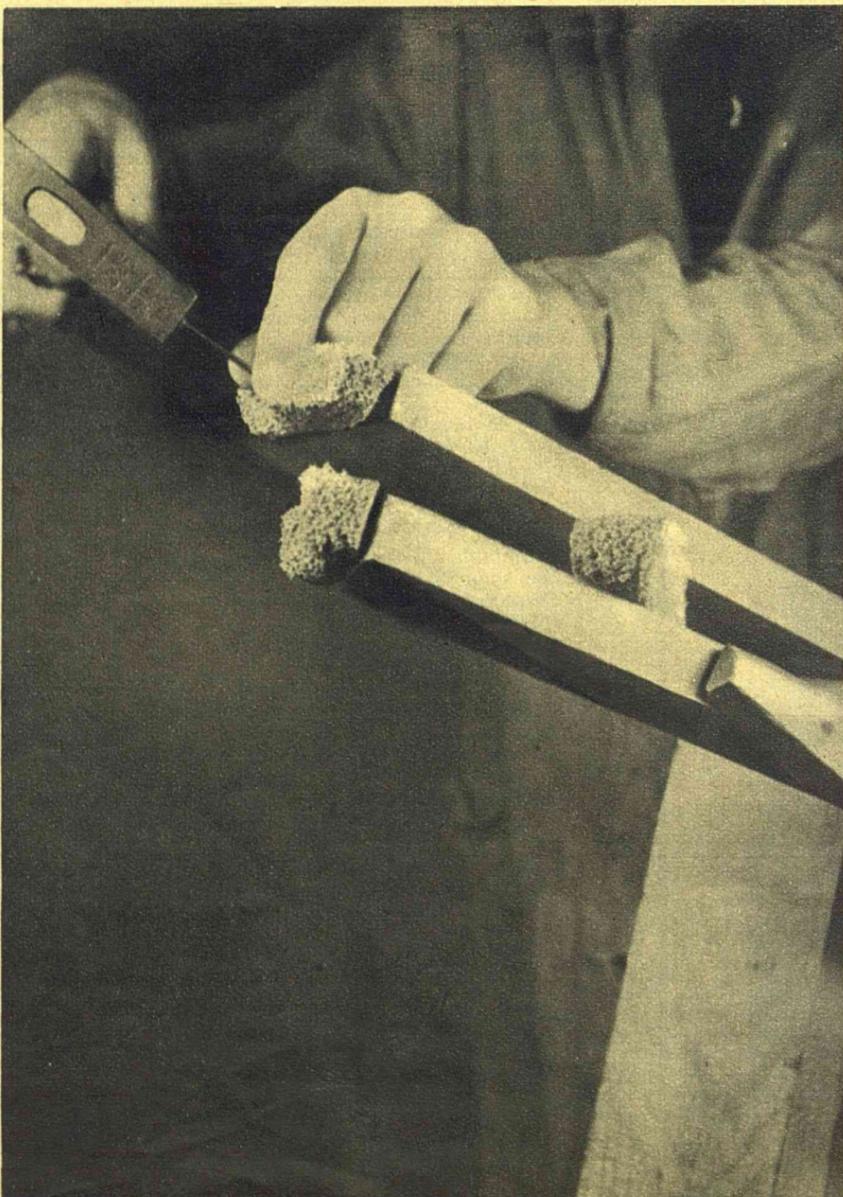
Faisons peau neuve, débarrassons-nous dans la mesure du possible de la poussière emmagasinée dans les tapis, coussins, abat-jour, des taches, de la saleté. Le calorifère, la salamandre sont éteints ou vont l'être sous peu, ouvrons tout grand les fenêtres et mettons-nous au travail.

Commençons par les murs : prenons une tête de loup ou un balai enveloppé d'un chiffon et essuyons légèrement, de façon à ne pas faire de trainées, les murs de haut en bas. Si les murs sont peints, lavons-les à l'eau savonneuse avec une éponge. Nous aurons évidemment d'abord enlevé les tableaux ou autres objets que nous pouvons avoir aux murs. Nettoyons-les soigneusement avant de les remettre en place, lavons les verres, essuyons les cadres, etc...

Puis viennent les carreaux et les glaces; chaque ménagère a son système pour nettoyer carreaux et glaces : tampon de papier journal mouillé, alcool, blanc d'Espagne... Le blanc d'Espagne est peut-être le plus radical.

Après les carreaux et les glaces, occupons-nous du parquet et des tapis. Si nous ne passons pas le parquet à la paille de fer, nous pourrions l'éclaircir en l'essuyant, avant de mettre l'encaustique, avec un chiffon imbibé de térébenthine : la térébenthine enlèvera le gras de la vieille encaustique. Prenons notre cou-

rage à d
meubles
rière et
cilement
sière.
Pendant
parquet,
nis et c
avoir fra
Le net
fié si on
aussi en
demi-jou
les tapis
tre pour
jamais i
vent être
la même
Passez
meubles
d'aspirat
férence s
car mèn
n'empêch
ber sur l
toyer.
C'est p
midité n
avec un
poussièr
se repos
Lavez
du savon
y a des
d'autres
bien ent
sant, il
plus bla
Noubl
électriqu
en devie



A GAUCHE : Le grand nettoyage nécessite une échelle : vous avez à nettoyer les murs, des rayons placés très haut, vous avez à laver les carreaux et les glaces. L'échelle doit être stable, afin que vous soyez bien libre de vos mouvements. Clouez des morceaux d'éponge sous chaque pied, comme indiqué sur cette photo, et l'échelle ne glissera plus.

Bon appétit

Voici les radis roses, annonciateurs du printemps ! Vous ne savez peut-être pas qu'en dehors du hors-d'œuvre sain qu'ils sont d'ordinaire, ils peuvent vous faire un potage délicieux, en vous servant des fanes comme de l'oseille.

Cuisez-les au beurre; jetez-les dans l'eau du potage où vous aurez fait cuire des pommes de terre coupées en morceaux. Passez le tout à la passoire et au moment de servir faites une liaison avec un jaune d'œuf : vous aurez un potage rafraîchissant et de goût très fin.

Vous pouvez aussi avoir un plat de légumes, en faisant cuire entiers radis et fanes à l'eau bouillante salée, 30 minutes environ. Egouttez. Passez le tout à la moulinette. Vous ajoutez un bon morceau de beurre et servez avec des petits croûtons frites au beurre.

Et puis, dans les salades de légumes, mélangés, vous employez les radis coupés crus: un mélange de pommes de terre, carottes, navets, tomates, quelques olives, une dizaine de radis additionnés de mayonnaise épaisse et vous avez une salade fraîche où les radis apportent leur note piquante.

Deux conseils pour finir: mangez les fanes avec les radis crus pour qu'ils soient plus digestifs et choisissez-les toujours les fanes bien vertes et les radis bien roses.

SAINTE ZITE.

Une
tobrol
crusta
coton
font
et le
jupe
et lég
fichu
même
et se

NETTOYAGE

Nettoyage de la neuve

Nettoyage à deux mains et déplaçons tous les meubles pour enlever la poussière derrière et dessous, nous éviterons plus facilement les mites en évitant la poussière.

Pendant que sèche l'encaustique du parquet, encaustiquons les meubles vernis et cirés. Nous les frotterons après avoir frotté le parquet.

Le nettoyage des tapis est très simplifié si on possède un aspirateur. On peut aussi en louer un pour la journée ou la demi-journée. Mais, même en ayant passé les tapis à l'aspirateur, il faudra les battre pour déloger les œufs des mites si jamais il y en avait. Les tapis cloués doivent être bien brossés et détachés pour la même raison.

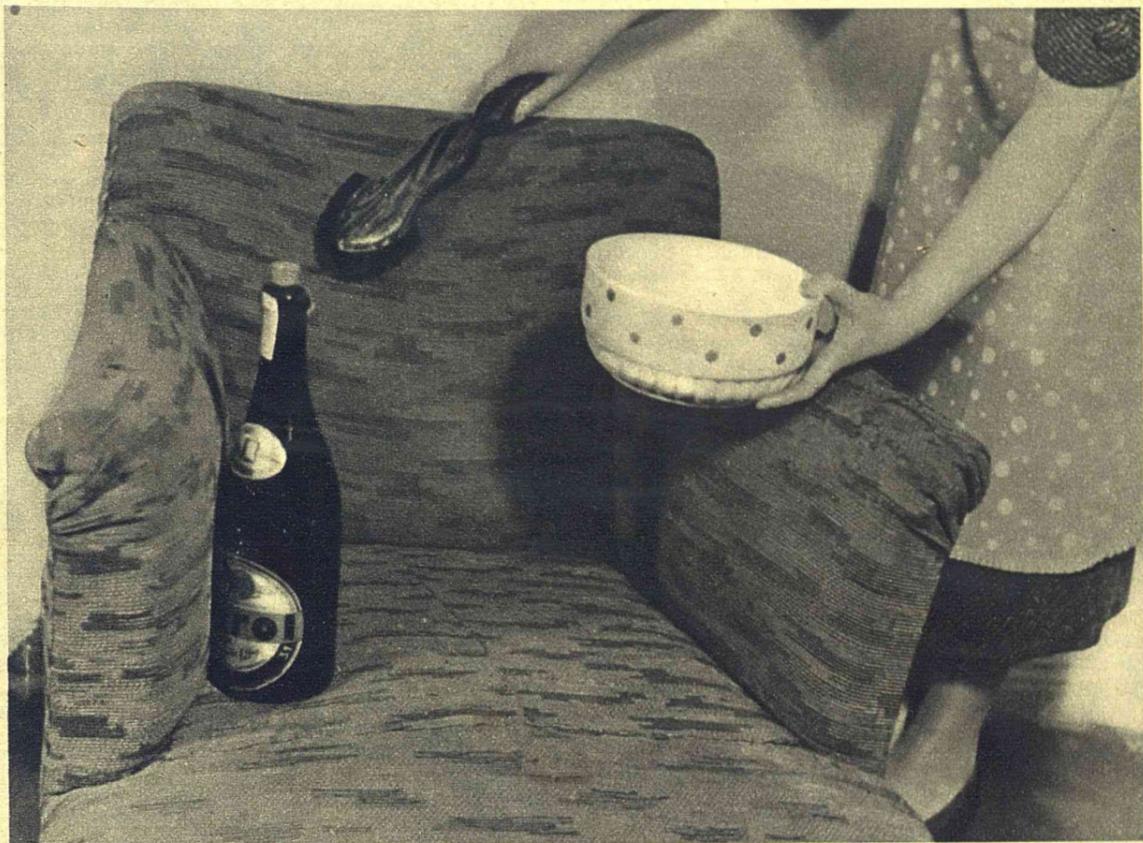
Passez à l'aspirateur rideaux, literie, meubles rembourrés. Si vous n'avez pas d'aspirateur, battez et brossez-les, de préférence sur un balcon ou dans une cour, car même les fenêtres grande ouvertes n'empêcheront pas la poussière de retomber sur les objets que vous venez de nettoyer.

C'est pourquoi tous les objets que l'humidité n'abîme pas doivent être essuyés avec un chiffon humide : cela enlèvera la poussière en l'empêchant de voler et de se déposer.

Lavez les meubles en bois blanc avec du savon et de l'eau de Javel délayée. Il y a des taches qui s'en vont au savon et d'autres à l'eau de Javel. Le bois blanc bien entretenu ne jaunit pas en vieillissant, il devient au contraire de plus en plus blanc.

N'oubliez pas de nettoyer les ampoules électriques, vous verrez comme votre logis en deviendra brusquement clair !

ROUGE-GORGE.



Après avoir tapé vos meubles rembourrés, vous devez imbibier une brosse très dure d'eau vinaigrée, et vous brossez ensuite dans tous les sens jusqu'à ce qu'il ne sorte plus une ombre de poussière. Puis vous laissez sécher.

Petits conseils

Vous vous levez, Madame, vous êtes pressée, c'est le jour de votre grand ménage, mais auparavant, ayez soin de vous regarder dans la glace. Sans perdre un temps précieux vous pouvez néanmoins prendre le temps de vous faire une petite beauté. Un vrai maquillage est inutile, mais pour être de bonne humeur, vous devez avoir l'air soignée.

Préparez vos cheveux afin qu'ils soient nets au moment où votre travail sera terminé. Si vous avez des boucles, mouillez votre brosse et épinglez chacune de ces boucles; vers midi vos cheveux seront secs et la coiffure en état d'être peignée, elles seront maintenues par le mouchoir qui vous couvre la tête pour éviter la poussière. Votre visage ? Vous le lavez avec un peu d'huile d'amandes douces sur un coton, vous l'enlevez ensuite avec un chiffon de toile imbibé d'eau de rose. Quand votre peau est bien sèche, poudrez-la légèrement; pas de rimmels, Madame, vous auriez l'air trop apprêtée pour ce que vous avez à faire, mais brossez vos cils avec une petite brosse sur laquelle il y aura de l'huile de ricin, cette huile a la propriété de faire pousser les cils. Un rouge très clair sur vos lèvres, et vous serez prête à travailler mais aussi à recevoir une amie si elle vient vous surprendre le matin.

Il vaut mieux ne pas être maquillée plutôt que de se maquiller vite, le fard mal mis enlaidit au lieu d'embellir.

Votre petite robe noire de la saison dernière est un peu lustrée, elle peut vous servir de fond à un manteau. Faites alors une longue redingote soit en toile blanche ou de couleur, ou en shantung.

Avec un ensemble uni faites-vous une pochette imprimée ou en tissu à pois; vous rappellerez l'idée, sur la garniture de votre chapeau.

Une longue cape de lainage de cet hiver peut devenir la cape à la mode, elle doit être très courte, bordée de piqûres et se portera aussi bien le jour que le soir.

Pour maintenir vos boucles avec une robe habillée, remplacez les fleurs difficiles à porter, par un simple ruban de la couleur de votre robe noué sur le dessus de la tête.

Votre encolure de tricot est déformée et vous voudriez qu'elle soit au ras du cou; dans un petit ourlet glissez un élastique que vous nouerez et dénouerez chaque fois que vous le mettez, et vous aurez une encolure très nette.

Avec votre blouse de sport, vous portiez une régente, remplacez-la par un ruban fantaisie imprimé que vous nouerez de la même

Une blouse d'intérieur en tubalco à pois, les incrustations unies sont en coton également, elles font l'encolure, la taille et le tour des poches, la jupe est taillée en forme et légèrement froncée, le fichu sur la tête est en même tissu que la blouse et se noue sur le milieu du devant.



SECOTINE COLLE TOUT MÊME LE FER

ENFANCE

(Suite de la page 19).

Si papa avait été intéressé par le récit enthousiaste de Paul et ses découvertes « antédiluviennes », maman s'était inquiétée de voir une nouvelle passion pleine de danger naître chez son fils. Sait-on, en effet, où l'on peut tomber dans ces grottes ? Le jeune oncle de Paul ne s'était-il pas perdu quelques années auparavant dans l'une d'entre elles en cherchant des insectes aveugles pour la collection du photographe Nadar, et n'avait-il pas eu le plus grand mal à trouver une sortie ?

— Maman, pourras-tu aller cette semaine avec le break au Mas d'Azil ? On emmènerait l'abbé Clarac.

— Excellente idée, dit papa. Je ferai une aquarelle de l'entrée de la grotte et toi maman tu tâcheras de prendre quelques truites et quelques goujons pendant ce temps-là.

Faire une promenade de vingt kilomètres nécessitait la journée entière. On gonfla le panier de provisions : poulet, salade, pain, œufs durs, fruits, bons vins, et quand sur la route qui montait au col de Camarade le curé rejoignit l'expédition il compléta le chargement avec deux magnifiques saucissons et un pâté de foie d'oie.

La vieille jument Sapho tirait le break en mouillant déjà son poil malgré l'heure matinale. Paul, tantôt en avant, tantôt en arrière, galopait sur les bas côtés. Il avait pris dans les fontes de sa selle des bougies, des allumettes, le vieux couteau à palettes, une boîte de peinture, et avait mis dans la voiture une petite veste de jardin, qui voisinait avec les cannes à pêche.

Parfois il cheminait dans les côtes le long de la voiture pour causer avec le curé Clarac. On gravissait un chemin bordé de genêts.

— Voici, disait l'abbé, la *Ginesta sphaerocarpa*, le genêt dont le roi de cailles, victime savoureuse, que son vol lourd désigne aux chasseurs, chérit les graines, ici cette plante longue aux fleurs décolorées, c'est l'asphodèle *Asphodilus ramosus* dont les anciens plantaient la mélancolie tranquille des bords du fleuve Lethé et qui fournissait des parterres aux jardins où erraient les ombres. Vois, ici, la mandragore *Atropa Mandragora*, la plante des enchantements.

— Parmi cette nature sauvage et ces fleurs sauvages, je crois voir chasser nos ancêtres, chasseurs, dit Paul, qui ne voulait entendre parler de pré-histoire.

— Détroupe-toi, mon fils. Rien n'est plus civilisé que cette nature que tu appelles sauvage. Tout ce que tu vois ici, c'est la main de l'homme qui l'a fait.

— Oui. Ces champs cultivés, là-bas, sans doute, mais ces landes, ce bois...

— Aussi artificiels que la banlieue d'une ville avec ses potagers et ses villas. Il y a beau temps que le feu, les coupes de bois et les défrichements ont fait disparaître la forêt primitive. Le vent a porté ici des semences qui ne seraient jamais venues sans l'intervention des hommes. Quant à ce que fut la nature contemporaine des chasseurs de l'âge du renne, imagines les toundras arctiques et les forêts rabougries ou taïgas du Nord russe et tu seras à peu près dans la vérité.

On arrivait au bord de l'Arize après avoir descendu les vallées où se serraient au creux des pentes les villages protestants. A gauche de la route le Plantaurel dressait sa haute falaise calcaire sur laquelle les passions religieuses qui opposèrent les catholiques aux protestants avaient dressé des calvaires, des chemins de croix et une statue de la vierge comme des provocations.

Paul avait poussé son cheval et devançant la voiture était déjà arrivé devant l'énorme voûte de la grotte où sous une arche de près de cent mètres de haut s'engouffre en bouillonnant l'Arize dans un chaos de roches, tandis que la route longe le torrent, traverse elle aussi la caverne de part en part pour conduire au bourg du Mas. C'était un spectacle grandiose mais familier à Paul. Bien des fois, avec les amis, on était venu pique-niquer au Mas d'Azil par de chaudes journées d'été. Paul y avait pris de belles truites et des goujons noirs, plus gros là que partout ailleurs.

Mais cette fois-ci ce n'était ni la beauté du site ni le poisson de la rivière qui l'intéressait, c'était l'obscurité des salles. C'était ces ténèbres qui ajoutaient leur sceau au sceau des stalagmites, des éboulis et des cendres pour donner encore plus d'attrait à la vie fossile et secrète qui attendait la venue de Paul.

On détela près de la maison du cantonnier à l'entrée lumineuse de la grotte et tout de suite Paul, qui avait soif d'ombre s'empara de l'abbé Clarac.

— Attends au moins qu'on ait déjeuné, dit maman qui préparait ses lignes. Pêche donc un peu, ce matin.

— Non, non, nous avons juste assez de temps pour fouiller.

— Laisse donc un peu tranquille notre ami curé, dit papa, tu l'accapares. Et puis, je n'ai jamais vu ça. Tu ne pêches pas ? Regarde là-bas, cette belle truite qui mouche. L'abandonneras-tu pour ce nouveau vice ?

— Age quod agie, dit l'abbé. Paul a raison, il ne veut faire qu'une chose à la fois. Quant au vice des grottes, mon fils, ie pourrais répondre à ton père ce que répondit le pape Pie IX à un Franciscain téméraire à qui Sa Sainteté faisait le grand honneur d'offrir une prise de tabac, qui la refusait en disant : « — Merci Saint-Père, je n'ai pas ce vice... — Si c'était oune vice, répondit le pape, tou l'aurais. »

— Courons donc, mon fils, courons nous livrer à ce que ton père appelle un vice... A tout à l'heure, chers amis.

— Décidément, il n'aime plus la pêche. Vous l'avez ensorcelé, l'abbé, conclut maman, pendant qu'il s'éloignait.

Paul rit. L'abbé rit aussi, et reprit en s'éloignant avec lui sur la route poussiéreuse :

— Comme il nous est aisé de juger avec philosophie ces paroles que prononce ton aimable mère. « Il n'aime plus la pêche », sachant ce que nous savons, nous pourrions aisément lui répondre que c'est de l'esprit de pêche et de chasse quintessencié qui nous anime, nous qui partons dans cette grotte à la recherche des traces de chasseurs et de leur chasse, nous qui allons suivre la piste de l'*Ursus spassleus*, du *Biso Priecus* et de l'*Elephae primigenius*.

L'abbé connaissait admirablement bien la grotte et le guide était de ses amis... Aussi celui-ci ayant des haricots à ramer dans son jardin laissa-t-il Paul et le curé Clarac gravir seuls les pentes qui me-

naient aux étages supérieurs après leur avoir ouvert la porte qui interdisait l'accès des chambres principales. Aux bougies de Paul et à la lampe électrique de l'abbé Clarac, le guide avait adjoint une lampe acétylène.

L'abbé Clarac l'éteignit prudemment.

— Cet engin qui contient tous les éléments d'une explosion soigneusement ménagée, nous ne l'emporterons pas. Contentons-nous de notre lampe de poche et de nos chandelles primitives.

De fait, la grotte était plus intimement chaude ainsi. Ils avançaient parmi les restes calcinés de brassées de paille allumées pour les touristes et les tessons de carton de feux de bengale.

VIII

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Depuis quelque temps on commence à la maison à agiter la question de la vocation de Paul. Car la détermination d'une vocation, c'est en général la plus arbitraire des décisions familiales. Papa, qui a été frappé par le goût que Paul témoigne pour la campagne a eu une idée.

— Paul, tu devrais préparer la carrière forestière...

Ça plairait bien à Paul d'être inspecteur des eaux et forêts, de vivre au milieu des bois, dans une atmosphère où il se sent respirer — mieux que partout ailleurs — entre les essences d'arbres dont il aime l'odeur, les grands chênes dont on ausculte la respiration par les forts vents, les grandes bêtes de la forêt et les petites bêtes de l'eau... Il se voit déjà dans les hautes futaies de montagne, parcourant à cheval ses cantons, accueilli dans les maisons basses, perdues aux croisements des chemins ou au fond des vallées, par ses gardes...

Et puis, quelle vie idéale pour écrire ou peindre ! Seulement, il s'est renseigné. Les concours d'admission à l'école forestière exigent des connaissances scientifiques et mathématiques qui le découragent.

Non, décidément, ce n'est pas pour lui...

Lui, d'ailleurs, envisagerait parfaitement la possibilité dans la vie d'être poète, tout simplement. Seulement on explique autour de lui — et même ses parents, des artistes pourtant — lui expliquent que ce n'est pas une carrière, que le temps de la bohème est passé et qu'il faut d'abord avoir un métier qui nourrit son homme.

— Si j'étais menuisier ? dit Paul en souriant.

Paul aime travailler le bois. Il a un petit établi où il attaque avec des instruments bien aiguisés d'acier clair la pulpe fraîche. Papa trouve l'idée assez bonne théoriquement. Il est d'avis que tout enfant devrait, quand il fait ses études, apprendre en même temps un métier manuel. D'ailleurs, le grand-père de papa était serrurier et il n'y a pas de sot métier. Seulement, papa n'envisage ça que comme un accessoire. Ce ne serait pas la peine d'avoir fait tant de « sacrifices » — toujours les sacrifices — afin de mener à bien l'éducation d'un enfant pour le voir adolescent partir en apprentissage... Non. Papa ne veut pas faire de Paul un « déclassé ». Alors, quoi ? Le professeurat ? Oui, c'est cela. Faire de Paul un normalien. Un normalien ! Auréole, soleil de culture.

(A suivre.)

Écoutez la voix du grand tribun Paul VAILLANT-COUTURIER sur disques

La Voix du Peuple enregistrée par la COOPERATIVE OUVRIÈRE DE T. S. F. 31, rue Doudeauville PARIS-XVIII^e

En vente au prix de... 15. »

- N° 510. — L'U. R. S. S. Monde nouveau. L'U. R. S. S. à 20 ans.
- N° 511. — Les Communistes dans les Mairies. Au secours de la Famille.
- N° 512. — La provocation de Clichy. Le renégat est révoqué.
- N° 513. — L'avenir de la Radio I et II. Le chant de l'Humanité. L'Humanité, c'est le visage de la France.

FRAIS D'ENVOI : Paiement à la commande à notre compte chèque postal 1258-24. Pour un ou deux disques... 2.40 Pour trois et quatre... 4.80

PROBLEME N° 98

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									
10									
11									
12									

HORIZONTALEMENT. — 1. Hitler veut contracter avec lui une alliance plus étroite que jamais. — 2. C'est par lui que le ministère Blum a été renversé. — 3. Région montagneuse de l'Afrique du Nord. De très bonne heure. — 4. Ville d'Italie. Fille de Cadmus et d'Harmonie. — 5. Celle qui soutiennent les Républicains espagnols est aussi héroïque que vaillante. Fleuve étranger. — 6. Fleur. Symbole chimique. — 7. Deux lettres de « Seul ». C'est pour qu'il soit rémunéré selon les conventions établies que tant d'ouvriers sont obligés d'avoir recours à la grève. — 8. Partie du veau. Il est sérieusement concurrencé par la route. — 9. Deux lettres de « gobe ». Se dit des remèdes propres à fortifier les nerfs. — 10. Prénom. La guerre y exerce ses ravages. — 11. Terminaison de participe. Général faisant partie de l'ancien cabinet Schuss-

MOTS CROISÉS

SOLUTION DU N° 97

P	L	E	B	I	S	C	I	T	E
R	A	B	A	T		I		A	S
I	B	A		A	C	T	E	S	
N	E	T		L	A	R	D		M
T	U	T	T	I		O	I	S	E
E	R	E		E		E	T	E	X
M	N			N	I	N	E		I
P	A	T	I	N	E		E	U	Q
S	I			L	E	N	T	S	U
R	E	S	S	A	C			M	E

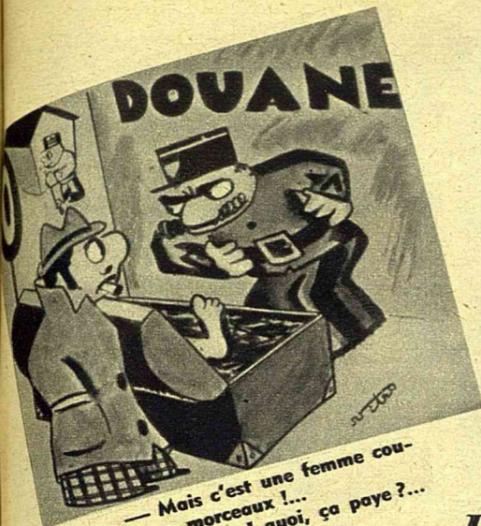
nigg qui vient de se suicider. — 12. Petit chat. Adverbe. **VERTICALEMENT.** — 1. Corporation d'ouvriers qui a du adopter la grève pour voir aboutir ses revendications. — 2. Celui du Budget de l'Etat est souvent un vain mot. — 3. Marques de civilité. — 4. Meuble. Un parti politique étranger dont l'ambition et l'audace bouleversent la carte d'Europe. — 5. Aimés de chiens. Artifice pour tromper. Préposition. — 6. Fleuve de Russie. Rivière de Suisse. Interjection. — 7. Préfixe. Celui qui l'est encore, en Espagne, après un bombardement de Franco, peut s'estimer heureux. — 8. Tout établissement important devrait l'être, pour le bonheur des ouvriers et employés. — 9. Arrose Evreux. D'un verbe auxiliaire. (De bas en haut) : poil de certains animaux. — 10. Inflexion de la voix. Fait tort.

regards

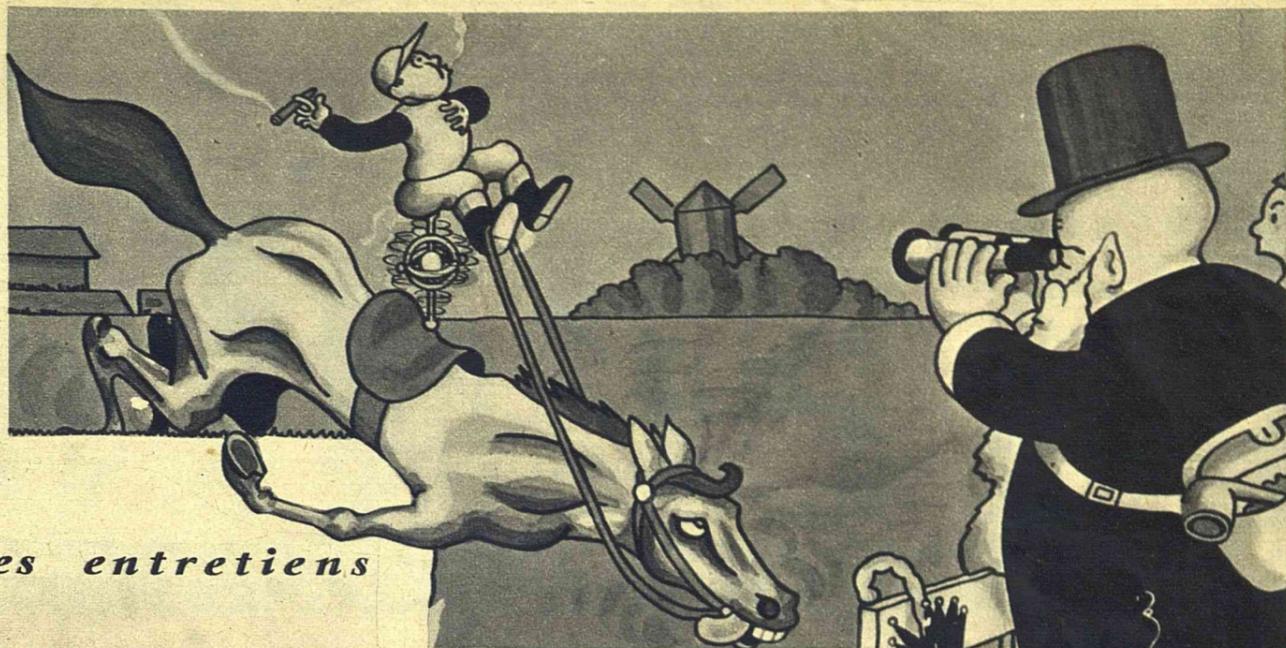
ABONNEMENTS
FRANCE COLONIES
3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.
Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.
Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e
Téléphone : TAITBOUT 56-87
Chèque postal : PARIS 1715-54



— Mais c'est une femme coupée en morceaux !...
— Eh bien ! quoi, ça paye ?...



Les entretiens

scientifiques du Professeur ROBINET

RECUEILLIS et ILLUSTRÉS par son INDIGNE DISCIPLE
Michel HERBERT

II. — QUAND LE MAITRE JOUE AUX COURSES

Je fus bien surpris, ce jour-là, en rencontrant le professeur Robinet sur l'hippodrome de Longchamp.

Dès qu'il m'aperçut, le Maître courut à moi et m'apostropha avec véhémence :

— Les organisateurs d'épreuves équestres se confinent dans une routine écœurante, dit-il. Certes, au siècle du cheval-vaneur, l'amélioration du cheval tout court offre, en soi, quelque chose de désuet et de paradoxal, mais la science a des ressources illimitées qu'il suffirait d'exploiter habilement pour parer le sport hippique d'un lustre nouveau.

Le professeur Robinet me saisit par un bouton de veston et reprit, après un long soupir :

— Quand je pense que les jockeys ne sont pas encore pourvus de la *selle gyroskopique* dont j'ai, naguère, préconisé l'emploi !

Je m'exclamai, étonné :

— La selle gyroskopique ?

— Il s'agit plus d'une adaptation que d'une invention, expliqua modestement le célèbre savant. J'avais suggéré de remplacer la vulgaire et incommode selle de cuir par un gyroscope spécialement étudié. On sait que l'axe d'un gyroscope conserve une direction fixe dans l'espace, quels que soient la position et les mouvements de son point d'appui. Un gyroscope, posé verticalement sur l'échine d'un cheval, resterait donc vertical en dépit des cabrioles et des ruades de la monture et assurerait au cavalier qui le monterait une stabilité absolue.

J'allais féliciter le Maître de son extraordinaire sagacité, mais celui-ci ne m'en laissa pas le temps.

— Êtes-vous partisan du *doping* ? me demanda-t-il.

Ne voulant pas paraître ignorer la signification de ce mot barbare, je poussai un grognement indistinct qui pouvait, au gré de mon interlocuteur, passer pour un acquiescement ou pour une dénégation.

Le professeur Robinet déclara :

— Le *doping* est un procédé frauduleux par lequel on augmente la résistance et la vitesse d'un vague canasson,

qui, ainsi préparé, distance rapidement le favori et rapporte la forte somme aux initiés qui misèrent sur sa forme.

Soucieux de provoquer les confidences du Maître, j'insinuai habilement :

— Sans doute administrerez-vous une médecine ou un stimulant au cheval choisi ?

Le professeur Robinet ricana :

— Cette ruse grossière est trop facile à éventer depuis la découverte de la méthode Froenkel. En outre, elle nécessite le concours d'un grand nombre de complices : lads, entraîneurs, jockeys, propriétaires, bookmakers, etc. Mon *doping* est, au contraire, simple, inédit, et faci-

à coup en désignant un tocard étique, cagneux et nerveux qui se morfondait à l'écart.

Il s'accroupit, tira subrepticement des profondeurs des basques de sa redingote une casserole de cuivre percée et cabossée, préalablement ramassée dans quelque déversoir à ordures, et, à l'aide d'une ficelle, il l'attacha à la queue de la haridelle.

Après quoi, il s'éloigna rapidement.

— La victoire de ce cheval ne fait désormais aucun doute, me murmura-t-il quand nous fûmes à l'abri des oreilles indiscreètes. Jouez gagnant, c'est une certitude !

Il ajouta désinvolte :

— Naturellement, nous partageons les bénéfices.

Nonobstant la confiance aveugle que j'avais dans la science du professeur Robinet, j'hésitai à tirer de mon gousset les dix francs qui constituaient, alors, les derniers vestiges d'une fortune dilapidée en orgies.

D'un geste large, le célèbre savant balaya mon indécision.

Il proféra :

— Grâce à la casserole que je lui ai attachée à la queue, notre destrier vaincra aisément ses concurrents, car il atteindra une vitesse fantastique. Pris de peur en entendant le bruit de la casserole trainant à sa suite, il courra à toutes jambes. Plus il courra, plus, mathématiquement, le bruit augmentera. Plus le bruit augmentera, plus il aura peur. Plus il aura peur, plus il forcera l'allure. C.Q.F.D.

Convaincu, je me précipitai vers le guichet le plus proche.

Quand je revins, délesté de mon pécule, le Maître, un stylographe à la main, couvrait de chiffres les pages d'un agenda de poche.

Déferent et silencieux, je respectai sa méditation.

Soudain, il releva la tête.

— Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ! hurla-t-il. Mon *doping* est inefficace.

Je grommelai, n'osant comprendre :

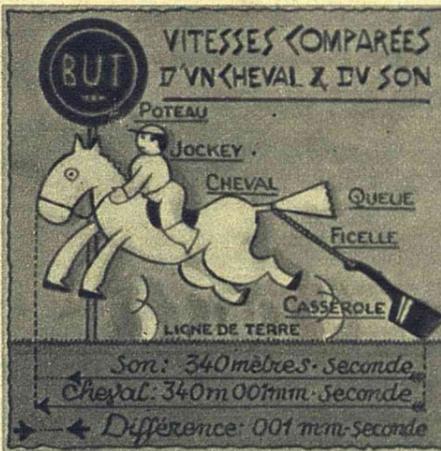
— Que dites-vous ?

— Je dis que notre cheval sera vaincu parce qu'il ne dépassera pas la vitesse limite.

— Quelle vitesse limite ? demandai-je, contenant à grand-peine la sourde colère qui m'envahissait.

— La vitesse à laquelle se propage le son, répondit le professeur Robinet. Étant donné que le son se propage à la vitesse de 340 mètres à la seconde, il s'ensuit que, lorsque notre cheval parcourra 340 mètres 001 millimètre dans le même temps, il cessera d'entendre le fracas de la casserole heurtant le sol de la piste. Rassuré, il ralentira son allure, mais le bruit rejoignant aussitôt son oreille, il reprendra peur et regalopera jusqu'à ce qu'il ait atteint, une fois encore, la vitesse précitée. Un cheval ayant une casserole attachée à la queue ne saurait, en aucun cas, franchir plus de 340 mètres 001 millimètre à la seconde. Ce qui est une moyenne ridicule.

Ayant dit, le célèbre savant m'entraîna hors de l'hippodrome, sans tenir compte de mes protestations indignées.



lement utilisable par le parieur isolé, décidé à combattre, à armes égales, les bandes organisées qui écumant le turf.

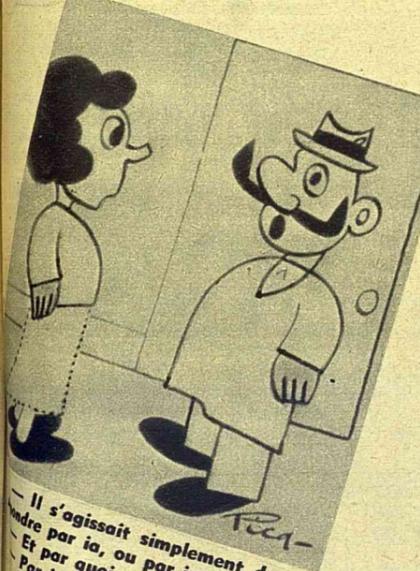
Quelques minutes plus tard, nous flâmons autour des chevaux inscrits pour la première course.

Le Maître flattait de la main les croupes rebondies des bêtes hennissantes.

— Voilà le gagnant ! affirma-t-il tout



— Vous me remettez aujourd'hui une lettre arrivée depuis 10 jours ?
— J'avais peur de vous faire du chagrin... les nouvelles sont si mauvaises.

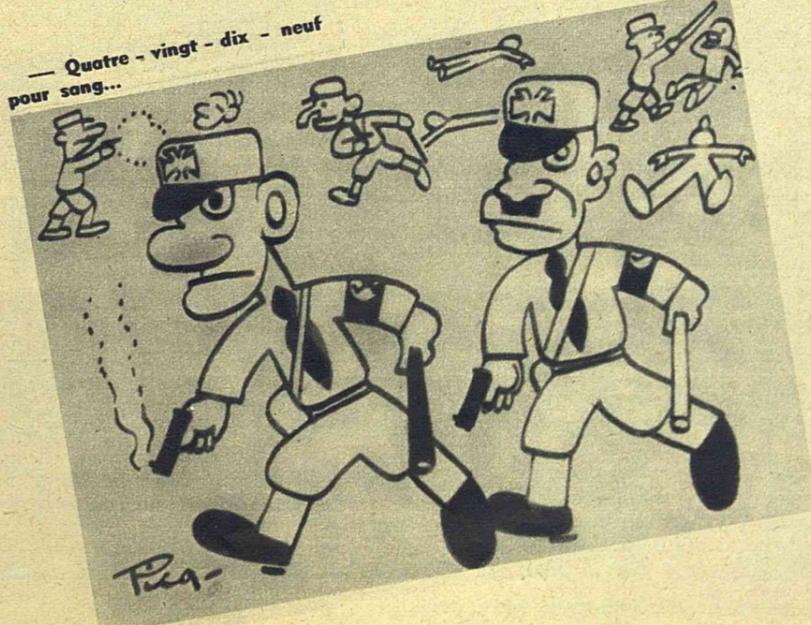


— Il s'agissait simplement de répondre par ia, ou par io.
— Et par quoi as-tu répondu ?
— Par ia.



DEFENSE PASSIVE

— A quand le masque à gazettes ?



regards



CAVALIERS
et
CHEVAUX
dans
la

PUSZTA HONGROISE

des photos admirables

1^{fr.}50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages

Les derniers
COMPAGNONS

par
Jean CASSOU

Un passionnant reportage
de Louis GÉRIN
sur la
POLICE PRIVÉE

Les **GRÈVES**
de la
MÉTALLURGIE

notre reportage
photographique